

Le maître chat , version de C. Perault

Un meunier ne laissa pour tous biens à trois enfants qu'il avait, que son moulin, son âne, et son chat. Les partages furent bientôt faits, ni le notaire, ni le procureur n'y furent point appelés. Ils auraient eu bientôt mangé tout le pauvre patrimoine. L'aîné eut le moulin, le second eut l'âne, et le plus jeune n'eut que le chat. Ce dernier ne pouvait se consoler d'avoir un si pauvre lot :

– Mes frères, disait-il, pourront gagner leur vie honnêtement en se mettant ensemble ; pour moi, lorsque j'aurai mangé mon chat, et que je me serai fait un manchon de sa peau, il faudra que je meure de faim.

Le chat qui entendait ce discours, mais qui n'en fit pas semblant, lui dit d'un air posé et sérieux :

– Ne vous affligez point, mon maître, vous n'avez qu'à me donner un sac, et me faire faire une paire de bottes pour aller dans les broussailles, et vous verrez que vous n'êtes pas si mal partagé que vous croyez.

Quoique le maître du chat ne fût pas grand fond là-dessus, il lui avait vu faire tant de tours de souplesse, pour prendre des rats et des souris : comme quand il se pendait par les pieds ou qu'il se cachait dans la farine pour faire le mort, qu'il ne désespéra pas d'en être secouru dans sa misère.

Lorsque le chat eut ce qu'il avait demandé, il se botta bravement, et mettant son sac à son cou, il en prit les cordons avec ses deux pattes de devant et s'en alla dans une garenne où il y avait grand nombre de lapins. Il mit du son et des lacerons dans son sac, et s'étendant comme s'il eût été mort, il attendit que quelque jeune lapin, peu instruit encore des ruses de ce monde, vînt se fourrer dans son sac pour manger ce qu'il y avait mis. À peine fut-il couché qu'il eut contentement ; un jeune étourdi de lapin entra dans son sac, et le maître chat tirant aussitôt les cordons le prit et le tua sans miséricorde.

Tout glorieux de sa proie, il s'en alla chez le roi et demanda à lui parler. On le fit monter à l'appartement de Sa Majesté, où étant entré, il fit une grande révérence au roi et lui dit :

– Voilà, sire, un lapin de garenne que M. le marquis de Carabas (c'était le nom qu'il lui prit en gré de donner à son maître), m'a chargé de vous présenter de sa part.

– Dis à ton maître, répondit le roi, que je le remercie, et qu'il me fait plaisir.

Une autre fois, il alla se cacher dans un blé, tenant toujours son sac ouvert ; et lorsque deux perdrix y furent entrées, il tira les cordons, et les prit toutes deux. Il alla ensuite les présenter au roi, comme il avait fait le lapin de garenne. Le roi reçut encore avec plaisir les deux perdrix, et lui fit donner à boire. Le chat continua ainsi pendant deux ou trois mois à porter de temps en temps au roi du gibier de la chasse de son maître. Un jour qu'il sut que le roi devait aller à la promenade sur le bord de la rivière avec sa fille, la plus belle princesse du monde, il dit à son maître :

– Si vous voulez suivre mon conseil, votre fortune est faite : vous n'avez qu'à vous baigner dans la rivière à l'endroit que je vous montrerai, et ensuite me laisser faire. Le marquis de Carabas fit ce que son chat lui conseillait, sans savoir à quoi cela serait bon. Dans le temps qu'il se baignait, le roi vint à passer, et le chat se mit à crier de toute sa force :

– Au secours, au secours, voilà monsieur le Marquis de Carabas qui se noie !

À ce cri le roi mit la tête à la portière et reconnaissant le chat qui lui avait apporté tant de fois du gibier, il ordonna à ses gardes qu'on allât vite au secours de M. le marquis de Carabas. Pendant qu'on retirait le pauvre marquis de la rivière, le chat s'approcha du carrosse, et dit au roi que dans le temps que son maître se baignait, il était venu des voleurs qui avaient emporté ses habits, quoiqu'il eût crié au voleur de toute sa force ; le drôle les avait cachés sous une grosse pierre. Le roi ordonna aussitôt aux officiers de sa garde-robe d'aller quérir un de ses plus beaux habits pour M. le marquis de Carabas.

Le roi lui fit mille caresses ; et comme les beaux habits qu'on venait de lui donner relevaient sa bonne mine (car il était beau, et bien fait de sa personne), la fille du roi le trouva fort à son gré, et le

marquis de Carabas ne lui eut pas jeté deux ou trois regards fort respectueux, et un peu tendres, qu'elle en devint amoureuse à la folie. Le roi voulut qu'il montât dans son carrosse, et qu'il fût de la promenade. Le chat, ravi de voir que son dessein commençait à réussir, prit les devants, et ayant rencontré des paysans qui fauchaient un pré, il leur dit :

– Bonnes gens qui fauchez, si vous ne dites au roi que le pré que vous fauchez appartient à M. le marquis de Carabas, vous serez tous hachés menu comme chair à pâté. Le roi ne manqua pas à demander aux faucheux à qui était ce pré qu'ils fauchaient.

– C'est à M. le marquis de Carabas, dirent-ils tous ensemble, car la menace du chat leur avait fait peur.

– Vous avez là un bel héritage, dit le roi au marquis de Carabas.

– Vous voyez, sire, répondit le marquis, c'est un pré qui ne manque point de rapporter abondamment toutes les années.

Le maître chat, qui allait toujours devant, rencontra des moissonneurs, et leur dit :

– Bonnes gens qui moissonnez, si vous ne dites que tous ces blés appartiennent à M. le marquis de Carabas, vous serez tous hachés menu comme chair à pâté. Le roi, qui passa un moment après, voulut savoir à qui appartenaient tous les blés qu'il voyait.

– C'est à M. le marquis de Carabas, répondirent les moissonneurs, et le roi s'en réjouit encore avec le marquis. Le chat, qui allait devant le carrosse, disait toujours la même chose à tous ceux qu'il rencontrait ; et le roi était étonné des grands biens de M. le marquis de Carabas.

Le maître chat arriva enfin dans un beau château dont le maître était un ogre, le plus riche qu'on ait jamais vu, car toutes les terres par où le roi avait passé étaient de la dépendance de ce château. Le chat, qui eut soin de s'informer qui était cet ogre, et ce qu'il savait faire, demanda à lui parler, disant qu'il n'avait pas voulu passer si près de son château, sans avoir l'honneur de lui faire la révérence. L'ogre le reçut aussi civilement que le peut un ogre, et le fit reposer.

– On m'a assuré, dit le chat, que vous aviez le don de vous changer en toute sorte d'animaux ; que vous pouviez par exemple vous transformer en lion, en éléphant ?

– Cela est vrai, répondit l'ogre brusquement, et pour vous le montrer, vous m'allez voir devenir lion. Le chat fut si effrayé de voir un lion devant lui, qu'il gagna aussitôt les gouttières, non sans peine et sans péril, à cause de ses bottes qui ne valaient rien pour marcher sur les tuiles.

Quelques temps après, le chat, ayant vu que l'ogre avait quitté sa première forme, descendit, et avoua qu'il avait eu bien peur.

– On m'a assuré encore, dit le chat, mais je ne saurais le croire, que vous aviez aussi le pouvoir de prendre la forme des plus petits animaux, par exemple, de vous changer en un rat, en une souris ; je vous avoue que je tiens cela tout à fait impossible.

– Impossible ? reprit l'ogre, vous allez voir, et en même temps il se changea en une souris, qui se mit à courir sur le plancher. Le chat ne l'eut pas plus tôt aperçue qu'il se jeta dessus, et la mangea.

Cependant le roi, qui vit en passant le beau château de l'ogre, voulut entrer dedans. Le chat, qui entendit le bruit du carrosse qui passait sur le pont-levis, courut au-devant et dit au roi :

– Votre Majesté soit la bienvenue dans le château de M. le marquis de Carabas.

– Comment, monsieur le marquis, s'écria le roi, ce château est encore à vous ! Il ne se peut rien de plus beau que cette cour et que tous ces bâtiments qui l'entourent ; voyons-les dedans, s'il vous plaît. Le marquis donna la main à la jeune princesse, et suivant le roi qui montait le premier, ils entrèrent dans une grande salle où ils trouvèrent une magnifique collation que l'ogre avait fait préparer pour ses amis qui le devaient venir voir ce même jour-là, mais qui n'avaient pas osé entrer, sachant que le roi y était.

Le roi charmé des bonnes qualités de M. le marquis de Carabas, de même que sa fille qui en était folle, en voyant les grands biens qu'il possédait, lui dit, après avoir bu cinq ou six coups :

– Il ne tiendra qu'à vous, monsieur le marquis, que vous ne soyez mon gendre.

QUESTIONNAIRE

LE MAÎTRE CHAT



- 1 – Que reçoivent chacun des fils du meunier en héritage ?
- 2 – De quelle façon se lamente le troisième, pourquoi ?
- 3 – Quels éléments trouves-tu dans ce texte qui montrent que c'est un conte ?
- 4 - Comment fait le chat pour faire connaître le faux nom de son maître au roi et s'en attirer les bonnes grâces ?
- 5 – Quelle ruse utilise le chat pour faire se rencontrer le Roi et son maître et expliquer la disparition des vêtements ?
- 6 – Pourquoi est-il important que le roi ne voit pas les habits du fils du meunier ?
- 7 – Quelle ruse utilise le chat pour se débarrasser de l'ogre ?
- 8 – Qu'est-ce qui attire la fille du roi vers le marquis de Carabas ?
- 9 – « qu'il gagna aussitôt les gouttières » Que signifie dans cette phrase le verbe « gagner » ?
- 10 - « s'en alla dans une garenne » Que signifie le mot garenne ?

CORRECTION DU QUESTIONNAIRE

LE MAÎTRE CHAT L31

1 – Que reçoivent chacun des fils du meunier en héritage ?

L'aîné reçoit le moulin, le second reçoit l'âne et le troisième reçoit le chat.

2 – De quelle façon se lamente le troisième, pourquoi ?

Le troisième trouve le partage injuste, car ses frères pourraient s'associer et vivre de leur travail ; alors que lui pense qu'une fois qu'il aura mangé son chat, il ne lui restera rien.

3 – Quels éléments trouves-tu dans ce texte qui montrent que c'est un conte ?

Le chat parle – il y a des personnages de conte : roi, princesse, ogre, marquis – personne ne s'étonne d'un chat qui parle.

4 - Comment fait le chat pour faire connaître le faux nom de son maître au roi et s'en attirer les bonnes grâces ?

Le chat offre régulièrement durant quelques mois le produit de ses chasses au Roi, en faisant mention du « marquis de Carabas ».

5 – Quelle ruse utilise le chat pour faire se rencontrer le Roi et son maître et expliquer la disparition des vêtements ?

Le chat fait se baigner son maître sur le passage du roi et dit que des voleurs ont dérobé les vêtements de son maître.

6 – Pourquoi est-il important que le roi ne voit pas les habits du fils du meunier ?

Il est important que le roi ne voit pas les habits du fils du meunier car cela compromettrait tout le reste des mensonges du chat : le roi verrait tout de suite que ce ne sont pas les vêtements d'un marquis.

7 – Quelle ruse utilise le chat pour se débarrasser de l'ogre ?

Il le flatte et met en doute sa capacité à se transformer en animal, puis lui demande s'il peut se transformer en souris : c'est un animal que le chat capturera avec facilité.

8 – Qu'est-ce qui attire la fille du roi vers le marquis de Carabas ?

La fille du roi est folle du marquis car il possède beaucoup de bien.

9 – « qu'il gagna aussitôt les gouttières » Que signifie dans cette phrase le verbe « gagner » ?

Dans cette phrase, le verbe gagner signifie rejoindre, atteindre.

10 - « s'en alla dans une garenne » Que signifie le mot garenne ?

La garenne est un sous-bois dans lequel les lapins ou lièvres vivent librement.

L'**Alsace** est une ancienne région située à l'est de la France dans le Grand Est. Ses habitants s'appellent les *Alsaciens* et les *Alsaciennes*.

Cette région comporte deux départements, le Bas-Rhin (67) au nord et le Haut-Rhin (68) au sud. Leurs noms viennent du sens dans lequel circule le Rhin, un grand fleuve. Les habitants du Bas-Rhin sont des *Bas-Rhinois* et les habitants du Haut-Rhin les *Haut-Rhinois*.

Beaucoup d'habitants de ces départements parlent encore l'alsacien en plus du français. L'alsacien est un ensemble de dialectes germaniques.

Les villes principales de cette région sont Strasbourg, dans le Bas-Rhin ; Colmar et Mulhouse, dans le Haut-Rhin. La capitale régionale est Strasbourg.

Sa superficie est de 8 280 km². Sa population est de 1 734 145 habitants.

Morphologie

L'Alsace occupe la partie ouest d'un **fossé d'effondrement** entre deux massifs montagneux : les Vosges à l'ouest et la Forêt-Noire à l'est (située de l'autre côté de la frontière, en Allemagne). À l'origine, ces deux massifs étaient une seule et même montagne, qui s'est effondrée au début de l'ère tertiaire. La partie est des Vosges fait partie de l'Alsace.

Le sommet des Vosges, le ballon de Guebwiller (1 424 m), est situé en Alsace.

De l'ouest vers l'est, on trouve différents paysages liés à l'histoire géologique de la région.

Les Vosges

À l'ouest, le massif des Vosges est pour la plus grande partie constitué de roches granitiques ou gréseuses ; les sommets sont arrondis et les vallées, d'origine glaciaire, très marquées, s'étirant vers l'est. Les pentes sont couvertes de forêts de résineux. Les rivières débouchent dans la plaine en formant des cônes de déjection aux sols caillouteux recouverts de forêts, comme celles de la Hardt ou du Sundgau.

Les collines sous-vosgiennes

Les collines sous-vosgiennes sont installées sur les anciennes fractures. Elles descendent en escalier, vers l'est, portant encore les restes de la couverture sédimentaire qui recouvrait l'ensemble du massif avant l'effondrement. On y trouve du grès, du calcaire coquillier, des marnes. Exposées à l'est, ces collines sont favorables à la vigne.

La plaine d'Alsace

La plaine d'Alsace occupe le fond du fossé d'effondrement qui formait une gouttière dès le début de l'ère tertiaire. Le massif effondré se trouve souvent à plus de 2 000 m de profondeur.

La plaine est remplie de sédiments arrachés aux régions voisines et déposés par les différentes mers qui ont occupé la région. Les cours d'eau, en particulier le Rhin, y ont apporté de nombreux dépôts de cailloux grossiers. Ces dépôts sont découpés en terrasses, surtout en Alsace du Sud (en Alsace du nord ces dépôts sont surtout sableux).

Le Rhin n'a pris une direction nord qu'à l'ère quaternaire, formant au sud un énorme cône de déjection qui a repoussé les eaux de la rivière jusqu'au pied des Vosges. Près de l'Ill et du Rhin, les sols tourbeux sont à l'origine des marais composés de faux-bras, de « forêts-galeries » de peupliers et d'aulnes appelés « rieds ». Aujourd'hui, ces zones marécageuses sont en partie asséchées.

Cependant un limon d'origine éolienne, le loess, recouvre une grande partie des terrasses, les transformant en riches terres agricoles. Le remplissage du fossé a permis de piéger en grande quantité des couches de sel et de matières organiques qui ont évolué en gisements de pétrole.

Une histoire parfois française, parfois allemande

L'Alsace est une terre de peuplement **germanique** dès l'**Antiquité**. Elle a fait partie de l'empire franc de Charlemagne, puis du Saint-Empire romain germanique jusqu'à la conquête française, en plusieurs étapes, sous le règne de Louis XIV.

Au XIXe siècle les pangermanistes la revendiquent comme devant faire partie d'un empire allemand, ce qui est réalisé au traité de Francfort, après la défaite de la France à la fin la guerre franco-allemande de 1870-1871.

*Ainsi, un Alsacien né avant 1870 est né **français**. En 1870, il devient **allemand**, car l'Alsace est rattachée à l'empire allemand. Il redevient **français** à la suite de la victoire française de 1918. Un Alsacien est de nouveau **allemand**, de 1940 à 1944, à la suite de la défaite de la France en juin 1940. Fin 1944, les Alsaciens redeviennent **français** après la libération du territoire occupé par les Allemands.*

L'école pendant la guerre

Durant la Seconde Guerre mondiale, l'Alsace redevient une région allemande : l'école se fait donc en allemand. Les instituteurs sont pour la plupart renvoyés, car on pensait qu'ils étaient favorables à la France. Ils sont remplacés par des instituteurs allemands : il est interdit de parler français dans la cour de l'école. Seuls l'allemand et l'alsacien sont autorisés. Ce changement de langue ne pose pas trop de problèmes aux enfants qui parlent le plus souvent alsacien à la maison.

À la Libération, en 1944-1945), on réembauche des instituteurs qui viennent de France, afin de s'assurer que les enfants apprennent un bon français. Les punitions étaient très sévères si les écoliers osaient parler alsacien à l'école . C'est pourquoi les Alsaciens âgés parlent très bien l'allemand, le français et l'alsacien !

La langue alsacienne

Cette langue est encore parlée par de nombreux Alsaciens. Elle est assez proche de l'allemand (on dit que c'est une langue germanique). Elle est en fait composée de plusieurs dialectes, selon l'endroit où l'on se trouve (il existe des variantes plus ou moins grandes entre les villes).

Cette langue est de moins en moins apprise par les jeunes Alsaciens, surtout dans les villes. Il est probable qu'elle disparaisse avec le temps, comme les langues bretonne, corse ou basque. En effet, on ne parle plus alsacien à la maison, on préfère le français qui est une langue plus répandue. Il existe peu d'écrits en alsacien ; les dialectes sont généralement utilisés à l'oral.

Aujourd'hui encore, la grande majorité des personnes âgées de souche alsacienne savent parler alsacien couramment.

On apprend l'allemand dans toutes les écoles primaires et dans la plupart des collèges et lycées. On peut aussi apprendre l'alsacien dans certaines écoles.

Culture

L'Allemagne a laissé des traces dans la façon de vivre des Alsaciens, notamment au niveau de la cuisine et des traditions populaires.

Fêtes

Saint-Nicolas

C'est une fête importante en Alsace. Même si ce n'est pas lui qui apporte les cadeaux (comme en Belgique), cette fête est l'occasion de manger des brioches, appelées *männele* en alsacien, et de boire du chocolat chaud, juste avant Noël. Le Saint-Nicolas passe aussi dans les écoles et offre des pains d'épices et du chocolat aux élèves les plus sages.

Noël

Avant la fête de Noël, on confectionne des biscuits, les *WeinachtsBredele* (gâteaux de Noël). Ce n'est pas le père Noël qui apporte traditionnellement les cadeaux aux enfants, mais le *petit Jésus*. On place les cadeaux sous le sapin. Ils sont distribués le soir du 24 décembre. Dans beaucoup de familles, on chante des chants en allemand ou en français avant le moment tant attendu de l'ouverture des paquets.

Pâques

Ce ne sont pas les cloches qui distribuent les chocolats à Pâques, mais le *lapin de Pâques*, ou le *lièvre de Pâques*. Celui-ci laisse, un peu partout dans les jardins, des nids que les enfants doivent retrouver.

QUESTIONNAIRE

L ALSACE LECTURE DOCUMENTAIRE



- 1 - Quels sont les types de reliefs visibles en Alsace ?
- 2 - Comment appelle-t-on la zone marécageuse alsacienne ?
- 3 - Que peux-tu dire des Vosges et de la Forêt Noire avant l'effondrement de l'aire tertiaire ?
- 4 - De quelle région française l'Alsace fait-elle partie ?
- 5 - Depuis quand l'Alsace est-elle de nouveau française ?
- 6 - Dans l'Antiquité, de quelle peuplement est-elle constituée ?
- 7 - Que signifie germanique ?
- 8 - Une personne née en 1910 en Alsace. Est-elle française ?
Une personne née en 1930 en Alsace. Est-elle française ?
- 9 - Qui ramène le chocolat à Pâques en Alsace ? Et dans le reste de la France ?
- 10 – Connais-tu d'autres choses typiquement alsacienne ? Fait une à trois phrases.

QUESTIONNAIRE

L ALSACE LECTURE DOCUMENTAIRE L32

1 - Quels sont les types de reliefs visibles en Alsace ?

En Alsace, les reliefs sont : les plaines, les vallées, les montagnes et les collines sous-Vosgiennes.

2 - Comment appelle-t-on la zone marécageuse alsacienne ?

La zone marécageuse alsacienne s'appelle le Ried.

3 - Que peux-tu dire des Vosges et de la Forêt Noire avant l'effondrement de l'aire tertiaire ?

Avant l'effondrement de l'aire tertiaire, les Vosges et la Forêt Noire ne formaient qu'une seule chaîne de montagnes.

4 - De quelle région française l'Alsace fait-elle partie ?

L'Alsace fait partie de la région Grand Est.

5 - Depuis quand l'Alsace est-elle de nouveau française ?

L'Alsace est de nouveau française depuis la fin de la 2^e Guerre Mondiale. (1944/1945)

6 - Dans l'Antiquité, de quelle peuplement est-elle constituée ?

Dans l'Antiquité, l'Alsace est constituée d'un peuplement germanique.

7 - Que signifie germanique ?

On désigne par l'adjectif germanique quelque chose ou quelqu'un venant d'Allemagne.

8 - Une personne née en 1910 en Alsace. Est-elle française ?

Une personne née en 1930 en Alsace. Est-elle française ?

Une personne née en 1910 en Alsace n'est pas française mais allemande.

Une personne née en 1930 en Alsace est française.

9 - Qui ramène le chocolat à Pâques en Alsace ? Et dans le reste de la France ?

En Alsace, à Pâques, le chocolat est ramené par le lapin de Pâques, alors que dans le reste de la France ce sont les cloches qui reviennent de Rome qui amènent les chocolats.

10 – Connais-tu d'autres choses typiquement alsacienne ? Fait une à trois phrases.

La tenue, les cigognes, la cathédrale avec son unique flèche, les costumes traditionnels et la coiffe, la choucroute, les bières, la sorcière à la porte, ...

Le 24 mai 1863, un dimanche, mon oncle, le professeur Lidenbrock, revint précipitamment vers sa petite maison située au numéro 19 de Königstrasse, l'une des plus anciennes rues du vieux quartier de Hambourg.

La bonne Marthe dut se croire fort en retard, car le dîner commençait à peine à chanter sur le fourneau de la cuisine.

« Bon, me dis-je, s'il a faim, mon oncle, qui est le plus impatient des hommes, va pousser des cris de détresse.

— Déjà M. Lidenbrock ! s'écria la bonne Marthe stupéfaite, en entre-bâillant la porte de la salle à manger.

— Oui, Marthe ; mais le dîner a le droit de ne point être cuit, car il n'est pas deux heures. La demie vient à peine de sonner à Saint-Michel.

— Alors pourquoi M. Lidenbrock rentre-t-il ?

— Il nous le dira vraisemblablement.

— Le voilà ! je me sauve ; monsieur Axel, vous lui ferez entendre raison. »

Et la bonne Marthe regagna son laboratoire culinaire.

Je restai seul. Mais de faire entendre raison au plus irascible des professeurs, c'est ce que mon caractère un peu indécis ne me permettait pas. Aussi je me préparais à regagner prudemment ma petite chambre du haut, quand la porte de la rue cria sur ses gonds ; de grands pieds firent craquer l'escalier de bois, et le maître de la maison, traversant la salle à manger, se précipita aussitôt dans son cabinet de travail.

Mais, pendant ce rapide passage, il avait jeté dans un coin sa canne à tête de casse-noisette, sur la table son large chapeau à poils rebroussés et à son neveu ces paroles retentissantes :

« Axel, suis-moi ! »

Je n'avais pas eu le temps de bouger que le professeur me criait déjà avec un vif accent d'impatience :

« Eh bien ! tu n'es pas encore ici ? »

Je m'élançai dans le cabinet de mon redoutable maître.

Otto Lidenbrock n'était pas un méchant homme, j'en conviens volontiers ; mais, à moins de changements improbables, il mourra dans la peau d'un terrible original.

Il était professeur au Johannæum, et faisait un cours de minéralogie pendant lequel il se mettait régulièrement en colère une fois ou deux. Non point qu'il se préoccupât d'avoir des élèves assidus à ses leçons, ni du degré d'attention qu'ils lui accordaient, ni du succès qu'ils pouvaient obtenir par la suite ; ces détails ne l'inquiétaient guère. Il professait « subjectivement », suivant une expression de la philosophie allemande, pour lui et non pour les autres. C'était un savant égoïste, un puits de science dont la poulie grinçait quand on en voulait tirer quelque chose : en un mot, un avare.

Il y a quelques professeurs de ce genre en Allemagne.

Et s'il y avait toujours grande affluence d'auditeurs aux cours de Lidenbrock, combien les suivaient assidûment qui venaient surtout pour se déridier aux belles colères du professeur !

Quoi qu'il en soit, mon oncle, je ne saurais trop le dire, était un véritable savant. Bien qu'il cassât parfois ses échantillons à les essayer trop brusquement, il joignait au génie du géologue l'œil du minéralogiste. Avec son marteau, sa pointe d'acier, son aiguille aimantée, son chalumeau et son flacon d'acide nitrique, c'était un homme très-fort. À la cassure, à l'aspect, à la dureté, à la fusibilité, au son, à l'odeur, au goût d'un minéral quelconque, il le classait sans hésiter parmi les six cents espèces que la science compte aujourd'hui.

Ajoutez à cela que mon oncle était conservateur du musée minéralogique de M. Struve, ambassadeur de Russie, précieuse collection d'une renommée européenne.

Voilà donc le personnage qui m'interpellait avec tant d'impatience. Représentez-vous un homme grand, maigre, d'une santé de fer et d'un blond juvénile qui lui ôtait dix bonnes années de sa cinquantaine. Ses gros yeux roulaient sans cesse derrière des lunettes considérables ; son nez, long et mince, ressemblait à une lame affilée ; les méchants prétendaient même qu'il était aimanté et qu'il attirait la limaille de fer. Pure calomnie : il n'attirait que le tabac, mais en grande abondance, pour ne point mentir.

Quand j'aurai ajouté que mon oncle faisait des enjambées mathématiques d'une demi-toise, et si je dis qu'en marchant il tenait ses poings solidement fermés, signe d'un tempérament impétueux, on le connaîtra assez pour ne pas se montrer friand de sa compagnie.

Il demeurait dans sa petite maison de Königstrasse, une habitation moitié bois, moitié brique, à pignon dentelé ; elle donnait sur l'un de ces canaux sinueux qui se croisent au milieu du plus ancien quartier de Hambourg que l'incendie de 1842 a heureusement respecté.

La vieille maison penchait un peu, il est vrai, et tendait le ventre aux passants ; elle portait son toit incliné sur l'oreille, comme la casquette d'un étudiant de la Tugendbund ; l'aplomb de ses lignes laissait à désirer ; mais, en somme, elle se tenait bien, grâce à un vieil orme vigoureusement encastré dans la façade, qui poussait au printemps ses bourgeons en fleurs à travers les vitraux des fenêtres.

Mon oncle ne laissait pas d'être riche pour un professeur allemand. La maison lui appartenait en toute propriété, contenant et contenu. Le contenu, c'était sa filleule Graüben, jeune Virlandaise de dix-sept ans, la bonne Marthe et moi. En ma double qualité de neveu et d'orphelin, je devins son aide-préparateur dans ses expériences.

J'avouerai que je mordis avec appétit aux sciences géologiques ; j'avais du sang de minéralogiste dans les veines, et je ne m'ennuyais jamais en compagnie de mes précieux cailloux.

En somme, on pouvait vivre heureux dans cette maisonnette de Königstrasse, malgré les impatiences de son propriétaire, car, tout en s'y prenant d'une façon un peu brutale, celui-ci ne m'en aimait pas moins. Mais cet homme-là ne savait pas attendre, et il était plus pressé que nature.

Quand, en avril, il avait planté dans les pots de faïence de son salon des pieds de réséda ou de volubilis, chaque matin il allait régulièrement les tirer par les feuilles afin de hâter leur croissance.

Avec un pareil original, il n'y avait qu'à obéir. Je me précipitai donc dans son cabinet.

QUESTIONNAIRE

VOYAGE AU CENTRE DE LA TERRE



- 1 – Qui est le narrateur (celui qui raconte) ?
- 2 – Pourquoi les élèves se moquent-ils régulièrement de ce professeur ?
- 3 – Quelle matière enseigne le professeur Lidenbrock ?
- 4 – Où se déroule l'action ? Sois précis et complet.
- 5 – Que fait-il pour Monsieur Struve, ambassadeur de Russie ?
- 6 – Explique « minéralogie »
- 7 – Pourquoi Axel loge-t-il chez le professeur Lidenbrock ?
- 8 – Qui sont les autres personnes habitants chez Lidenbrock ?
- 9 – Décrit le caractère du professeur Lidenbrock.
- 10 – Décrit le physique du professeur Lidenbrock en reformulant ce que dit Axel.

QUESTIONNAIRE

VOYAGE AU CENTRE DE LA TERRE L33

- 1 – Qui est le narrateur (celui qui raconte) ?
Le narrateur est Axel, neveu du professeur Lidenbrock.
- 2 – Pourquoi les élèves se moquent-ils régulièrement de ce professeur ?
Les élèves se moquent régulièrement de ce professeur car il se met facilement en colère.
- 3 – Quelle matière enseigne le professeur Lidenbrock ?
Le professeur Lidenbrock enseigne la géologie.
- 4 – Où se déroule l'action ? Sois précis et complet.
L'action se déroule dans la maison du professeur Lidenbrock, à Hambourg en Allemagne.

5 – Que fait-il pour Monsieur Struve, ambassadeur de Russie ?

Il est conservateur du musée minéralogique de Monsieur Struve, ambassadeur de Russie.

6 – Explique « minéralogie »

La minéralogie est la science qui étudie les minéraux.

7 – Pourquoi Axel loge-t-il chez le professeur Lidenbrock ?

Axel loge chez le professeur Lidenbrock car il est orphelin.

8 – Qui sont les autres personnes habitants chez Lidenbrock ?

Chez Lidenbrock, il y a aussi sa filleule Graüben, jeune Virlandaise de dix-sept ans et la bonne Marthe.

9 – Décrit le caractère du professeur Lidenbrock.

Le professeur Lidenbrock est colérique et impatient.

10 – Décrit le physique du professeur Lidenbrock en reformulant ce que dit Axel.

Le professeur Lidenbrock est un homme grand, maigre, blond d'une cinquantaine d'années. Il a de gros yeux qui roulent derrière ses lunettes, il y un nez long et mince.

Le comte de Monte-Cristo, A. Dumas

Marseille. L'arrivée

Le 24 février 1815, la vigie de Notre-Dame de la Garde signala le trois-mâts le Pharaon, venant de Smyrne, Trieste et Naples. Comme d'habitude, un pilote côtier partit aussitôt du port, rasa le château d'If, et alla aborder le navire entre le cap de Morgion et l'île de Rion. Aussitôt, comme d'habitude encore, la plateforme du fort Saint-Jean s'était couverte de curieux ; car c'est toujours une grande affaire à Marseille que l'arrivée d'un bâtiment, surtout quand ce bâtiment, comme le Pharaon, a été construit, gréé, arrimé sur les chantiers de la vieille Phocée, et appartient à un armateur de la ville.

Cependant ce bâtiment s'avançait ; il avait heureusement franchi le détroit que quelque secousse volcanique a creusé entre l'île de Calasareigne et l'île de Jaros ; il avait doublé Pomègue, et il s'avançait sous ses trois huniers, son grand foc et sa brigantine, mais si lentement et d'une allure si triste, que les curieux, avec cet instinct qui pressent un malheur, se demandaient quel accident pouvait être arrivé à bord. Néanmoins les experts en navigation reconnaissaient que si un accident était arrivé, ce ne pouvait être au bâtiment lui-même ; car il s'avançait dans toutes les conditions d'un navire parfaitement gouverné : son ancre était en mouillage, ses haubans de beaupré décrochés ; et près du pilote, qui s'apprêtait à diriger le Pharaon par l'étroite entrée du port de Marseille, était un jeune homme au geste rapide et à l'œil actif, qui surveillait chaque mouvement du navire et répétait chaque ordre du pilote.

La vague inquiétude qui planait sur la foule avait particulièrement atteint un des spectateurs de l'esplanade de Saint-Jean, de sorte qu'il ne put attendre l'entrée du bâtiment dans le port ; il sauta dans une petite barque et ordonna de ramer au-devant du Pharaon, qu'il atteignit en face de l'anse de la Réserve.

En voyant venir cet homme, le jeune marin quitta son poste à côté du pilote, et vint, le chapeau à la main, s'appuyer à la muraille du bâtiment.

C'était un jeune homme de dix-huit à vingt ans, grand, svelte, avec de beaux yeux noirs et des cheveux d'ébène ; il y avait dans toute sa personne cet air calme et de résolution particulier aux hommes habitués depuis leur enfance à lutter avec le danger.

« Ah ! c'est vous, Dantès ! cria l'homme à la barque ; qu'est-il donc arrivé, et pourquoi cet air de tristesse répandu sur tout votre bord ?

– Un grand malheur, monsieur Morrel ! répondit le jeune homme, un grand malheur, pour moi surtout : à la hauteur de Civita-Vecchia, nous avons perdu ce brave capitaine Leclère.

– Et le chargement ? demanda vivement l'armateur.

– Il est arrivé à bon port, monsieur Morrel, et je crois que vous serez content sous ce rapport ; mais ce pauvre capitaine Leclère...

– Que lui est-il donc arrivé ? demanda l'armateur d'un air visiblement soulagé ; que lui est-il donc arrivé, à ce brave capitaine ?

– Il est mort.

– Tombé à la mer ?

– Non, monsieur ; mort d'une fièvre cérébrale, au milieu d'horribles souffrances. »

Puis, se retournant vers ses hommes : « Holà hé ! dit-il, chacun à son poste pour le mouillage ! »

L'équipage obéit. Au même instant, les huit ou dix matelots qui le composaient s'élancèrent les uns sur les écouteles, les autres sur les bras, les autres aux drisses, les autres aux halles des focs, enfin les autres aux cargues des voiles. Le jeune marin jeta un coup d'œil nonchalant sur ce commencement de manœuvre, et, voyant que ses ordres allaient s'exécuter, il revint à son interlocuteur.

« Et comment ce malheur est-il donc arrivé ? continua l'armateur, reprenant la conversation où le jeune marin l'avait quittée.

– Mon Dieu, monsieur, de la façon la plus imprévue : après une longue conversation avec le commandant du port, le capitaine Leclère quitta Naples fort agité ; au bout de vingt-quatre heures, la fièvre le prit ; trois jours après, il était mort...

« Nous lui avons fait les funérailles ordinaires, et il repose, décemment enveloppé dans un hamac, avec un boulet de trente-six aux pieds et un à la tête, à la hauteur de l'île d'El Giglio. Nous rapportons à sa veuve sa

croix d'honneur et son épée. C'était bien la peine, continua le jeune homme avec un sourire mélancolique, de faire dix ans la guerre aux Anglais pour en arriver à mourir, comme tout le monde, dans son lit.

– Dame ! que voulez-vous, monsieur Edmond, reprit l'armateur qui paraissait se consoler de plus en plus, nous sommes tous mortels, et il faut bien que les anciens fassent place aux nouveaux, sans cela il n'y aurait pas d'avancement ; et du moment que vous m'assurez que la cargaison...

– Est en bon état, monsieur Morrel, je vous en réponds. Voici un voyage que je vous donne le conseil de ne point escompter pour 25 000 francs de bénéfice. »

Puis, comme on venait de dépasser la tour ronde :

« Range à carguer les voiles de hune, le foc et la brigantine ! cria le jeune marin ; faites penaud ! »

L'ordre s'exécuta avec presque autant de promptitude que sur un bâtiment de guerre.

« Amène et cargue partout ! » Au dernier commandement, toutes les voiles s'abaissèrent, et le navire s'avança d'une façon presque insensible, ne marchant plus que par l'impulsion donnée.

« Et maintenant, si vous voulez monter, monsieur Morrel, dit Dantès voyant l'impatience de l'armateur, voici votre comptable, M. Danglars, qui sort de sa cabine, et qui vous donnera tous les renseignements que vous pouvez désirer. Quant à moi, il faut que je veille au mouillage et que je mette le navire en deuil. »

L'armateur ne se le fit pas dire deux fois. Il saisit un câble que lui jeta Dantès, et, avec une dextérité qui eût fait honneur à un homme de mer, il gravit les échelons cloués sur le flanc rebondi du bâtiment, tandis que celui-ci, retournant à son poste de second, cédait la conversation à celui qu'il avait annoncé sous le nom de Danglars, et qui, sortant de sa cabine, s'avavançait effectivement au-devant de l'armateur.

Le nouveau venu était un homme de vingt-cinq à vingt-six ans, d'une figure assez sombre, obséquieux envers ses supérieurs, insolent envers ses subordonnés : aussi, outre son titre d'agent comptable, qui est toujours un motif de répulsion pour les matelots, était-il généralement aussi mal vu de l'équipage qu'Edmond Dantès au contraire en était aimé.

« Eh bien, monsieur Morrel, dit Danglars, vous savez le malheur, n'est-ce pas ?

– Oui, oui, pauvre capitaine Leclère ! c'était un brave et honnête homme !

– Et un excellent marin surtout, vieilli entre le ciel et l'eau, comme il convient à un homme chargé des intérêts d'une maison aussi importante que la maison Morrel et fils, répondit Danglars.

– Mais, dit l'armateur, suivant des yeux Dantès qui cherchait son mouillage, mais il me semble qu'il n'y a pas besoin d'être si vieux marin que vous le dites, Danglars, pour connaître son métier, et voici notre ami Edmond qui fait le sien, ce me semble, en homme qui n'a besoin de demander des conseils à personne.

– Oui, dit Danglars en jetant sur Dantès un regard oblique où brilla un éclair de haine, oui, c'est jeune, et cela ne doute de rien. À peine le capitaine a-t-il été mort qu'il a pris le commandement sans consulter personne, et qu'il nous a fait perdre un jour et demi à l'île d'Elbe au lieu de revenir directement à Marseille.

– Quant à prendre le commandement du navire, dit l'armateur, c'était son devoir comme second ; quant à perdre un jour et demi à l'île d'Elbe, il a eu tort ; à moins que le navire n'ait eu quelque avarie à réparer.

– Le navire se portait comme je me porte, et comme je désire que vous vous portiez, monsieur Morrel ; et cette journée et demie a été perdue par pur caprice, pour le plaisir d'aller à terre, voilà tout.

– Dantès, dit l'armateur se retournant vers le jeune homme, venez donc ici.

– Pardon, monsieur, dit Dantès, je suis à vous dans un instant. » Puis s'adressant à l'équipage : « Mouille ! » dit-il. Aussitôt l'ancre tomba, et la chaîne fila avec bruit. Dantès resta à son poste, malgré la présence du pilote, jusqu'à ce que cette dernière manœuvre fût terminée ; puis alors :

« Abaissez la flamme à mi-mât, mettez le pavillon en berne, croisez les vergues !

– Vous voyez, dit Danglars, il se croit déjà capitaine, sur ma parole.

– Et il l'est de fait, dit l'armateur

– Oui, sauf votre signature et celle de votre associé, monsieur Morrel.

– Dame ! pourquoi ne le laisserions-nous pas à ce poste ? dit l'armateur. Il est jeune, je le sais bien, mais il me paraît tout à la chose, et fort expérimenté dans son état. » Un nuage passa sur le front de Danglars.

« Pardon, monsieur Morrel, dit Dantès en s'approchant ; maintenant que le navire est mouillé, me voilà tout à vous : vous m'avez appelé, je crois ? » Danglars fit un pas en arrière. « Je voulais vous demander pourquoi vous vous étiez arrêté à l'île d'Elbe ?

– Je l'ignore, monsieur ; c'était pour accomplir un dernier ordre du capitaine Leclère, qui, en mourant, m'avait remis un paquet pour le grand maréchal Bertrand.

QUESTIONNAIRE

LE COMTE DE MONTE-CRISTO L34

1 – Pourquoi le jeune Dantès a-t-il pris le commandement du navire ?

Le jeune Dantès a pris le commandement du navire car le capitaine est mort et que c'était lui le second sur le navire.

2 – De quoi est décédé le Capitaine Leclère ?

Le capitaine Leclère est décédé d'une fièvre.

3 – Quelles étaient ses dernières volontés ?

Ses dernières volontés étaient que le navire s'arrête à l'île d'Elbe pour que Dantès remette un paquet au grand maréchal Bertrand.

4 – Qui est monsieur Morel ? Explique ce qu'est un armateur.

Monsieur Morel est l'armateur du navire : c'est celui qui a payé pour l'exploitation commerciale d'un navire.

5 – Qui est Danglars ?

Danglars est le comptable de M. Morrel.

6 – Décris Dantes sans copier le texte.

Dantes est grand et svelte, avec de beaux yeux et des cheveux noirs, il semble avoir 18 à 20 ans.

7 – Quand se déroule cette histoire ? Que se passe-t-il en France à ce moment là ?

L'histoire se déroule en 1815, la France est sous la fin du premier Empire de Napoléon. Louis 18 prendra le pouvoir dans l'année. Napoléon sera exilé sur l'île d'Elbe.

8 - « car c'est toujours une grande affaire à Marseille que l'arrivée d'un bâtiment » Que signifie dans cette phrase le mot bâtiment ?

Les bâtiments sont principalement des navires équipés pour le combat ou des voiliers rapides.

9 « les huit ou dix matelots qui le composaient s'élancèrent les uns sur les écoutes, les autres sur les bras, les autres aux drisses, les autres aux halles des focs, enfin les autres aux cargues des voiles. »

Explique les mots soulignés.

Une écoute c'est un cordage servant à orienter une voile.

Les drisses sont des cordages servant à hisser une voile ou un pavillon.

Le foc est une petite voile servant à affiner la direction d'un navire.

Les cargues sont des cordages servant à serrer les voiles.

Comme il faisait froid ! la neige tombait et la nuit n'était pas loin ; c'était le dernier soir de l'année, la veille du jour de l'an. Au milieu de ce froid et de cette obscurité, une pauvre petite fille passa dans la rue, la tête et les pieds nus. Elle avait, il est vrai, des pantoufles en quittant la maison, mais elles ne lui avaient pas servi longtemps : c'étaient de grandes pantoufles que sa mère avait déjà usées, si grandes que la petite les perdit en se pressant de traverser la rue entre deux voitures. L'une fut réellement perdue ; quant à l'autre, un gamin l'emporta avec l'intention d'en faire un berceau pour son petit enfant, quand le ciel lui en donnerait un.

La petite fille cheminait avec ses petits pieds nus, qui étaient rouges et bleus de froid ; elle avait dans son vieux tablier une grande quantité d'allumettes, et elle portait à la main un paquet. C'était pour elle une mauvaise journée ; pas d'acheteurs, donc pas le moindre sou. Elle avait bien faim et bien froid, bien misérable mine. Pauvre petite ! Les flocons de neige tombaient dans ses longs cheveux blonds, si gentiment bouclés autour de son cou ; mais songeait-elle seulement à ses cheveux bouclés ? Les lumières brillaient aux fenêtres, le fumet des rôtis s'exhalait dans la rue ; c'était la veille du jour de l'an : voilà à quoi elle songeait.

Elle s'assit et s'affaissa sur elle-même dans un coin, entre deux maisons. Le froid la saisit de plus en plus, mais elle n'osait pas retourner chez elle : elle rapportait ses allumettes, et pas la plus petite pièce de monnaie. Son père la battrait ; et, du reste, chez elle, est-ce qu'il ne faisait pas froid aussi ? Ils logeaient sous le toit, et le vent soufflait au travers, quoique les plus grandes fentes eussent été bouchées avec de la paille et des chiffons. Ses petites mains étaient presque mortes de froid. Hélas ! qu'une petite allumette leur ferait du bien ! Si elle osait en tirer une seule du paquet, la frotter sur le mur et réchauffer ses doigts ! Elle en tira une : ritch ! comme elle éclata ! comme elle brûla ! C'était une flamme chaude et claire comme une petite chandelle, quand elle la couvrit de sa main. Quelle lumière bizarre ! Il semblait à la petite fille qu'elle était assise devant un grand poêle de fer orné de boules et surmonté d'un couvercle en cuivre luisant.

Le feu y brûlait si magnifique, il chauffait si bien ! Mais qu'y a-t-il donc ! La petite étendait déjà ses pieds pour les chauffer aussi ; la flamme s'éteignit, le poêle disparut : elle était assise, un petit bout de l'allumette brûlée à la main.

Elle en frotta une seconde, qui brûla, qui brilla, et, là où la lueur tomba sur le mur, il devint transparent comme une gaze. La petite pouvait voir jusque dans une chambre où la table était couverte d'une nappe blanche, éblouissante de fines porcelaines, et sur laquelle une oie rôtie, farcie de pruneaux et de pommes, fumait avec un parfum délicieux. Ô surprise ! ô bonheur ! Tout à coup l'oie sauta de son plat et roula sur le plancher, la fourchette et le couteau dans le dos, jusqu'à la pauvre fille. L'allumette s'éteignit : elle n'avait devant elle que le mur épais et froid.

En voilà une troisième allumée. Aussitôt elle se vit assise sous un magnifique arbre de Noël ; il était plus riche et plus grand encore que celui qu'elle avait vu, à la Noël dernière, à travers la porte vitrée, chez le riche marchand. Mille chandelles brûlaient sur les branches vertes, et des images de toutes



couleurs, comme celles qui ornent les fenêtres des magasins, semblaient lui sourire. La petite éleva les deux mains : l'allumette s'éteignit ; toutes les chandelles de Noël montaient, montaient, et elle s'aperçut alors que ce n'était que les étoiles. Une d'elle tomba et traça une longue raie de feu dans le ciel.

« C'est quelqu'un qui meurt, » se dit la petite ; car sa vieille grand'mère, qui seule avait été bonne pour elle, mais qui n'était plus, lui répétait souvent : « Lorsqu'une étoile tombe, c'est qu'une âme monte à Dieu. »

Elle frotta encore une allumette sur le mur : il se fit une grande lumière au milieu de laquelle était la grand'mère debout, avec un air si doux, si radieux !

« Grand'mère s'écria la petite, emmène-moi. Lorsque l'allumette s'éteindra, je sais que tu n'y seras plus. Tu disparaîtras comme le poêle de fer, comme l'oie rôtie, comme le bel arbre de Noël. »

Elle frotta promptement le reste du paquet, car elle tenait à garder sa grand'mère, et les allumettes répandirent un éclat plus vif que celui du jour. Jamais la grand'mère n'avait été si grande ni si belle. Elle prit la petite fille sur son bras, et toutes les deux s'envolèrent joyeuses au milieu de ce rayonnement, si haut, si haut, qu'il n'y avait plus ni froid, ni faim, ni angoisse ; elles étaient chez Dieu.

Mais dans le coin, entre les deux maisons, était assise, quand vint la froide matinée, la petite fille, les joues toutes rouges, le sourire sur la bouche.... morte, morte de froid, le dernier soir de l'année. Le jour de l'an se leva sur le petit cadavre assis là avec les allumettes, dont un paquet avait été presque tout brûlé.

« Elle a voulu se chauffer ! » dit quelqu'un.

Tout le monde ignore les belles choses qu'elle avait vues, et au milieu de quelle splendeur elle était entrée avec sa vieille grand'mère dans la nouvelle année.

QUESTIONNAIRE

LA PETITE FILLE AUX ALLUMETTES

- 1) A quel moment de la journée se déroule cette histoire ? Précise ta réponse.
- 2) Où se passe l'histoire ?
- 3) Que fait la petite fille dans la rue dans ce froid ?
- 4) Pourquoi n'a-t-elle pas encore vendu une seule boîte ?
- 5) Quel est le plat traditionnel de la Saint Sylvestre ?
- 6) Où la petite fille se blottit-elle ?
- 7) Pourquoi n'ose-t-elle pas rentrer chez elle ?
- 8) Que signifie, pour elle, l'étoile qui redescend vers la Terre ? Qui le lui avait expliqué ?
- 9) A la quatrième allumette, que demande la petite fille à sa grand-mère ?
- 10) Comment est-elle lorsque les passants la retrouvent ? Pourquoi souriait-elle ?

QUESTIONNAIRE

LA PETITE FILLE AUX ALLUMETTES L35

1) A quel moment de la journée se déroule cette histoire ? Précise ta réponse.

Cette histoire se déroule en fin d'après midi, à la tombée de la nuit.

2) Où se passe l'histoire ?

L'histoire se passe dans une rue entre deux maisons.

3) Que fait la petite fille dans la rue dans ce froid ?

Par ce froid, dans la rue, la petite fille essaye de vendre des allumettes .

4) Pourquoi n'a-t-elle pas encore vendu une seule boîte ?

Elle n'a pas vendu une seule boîte car c'est le réveillon et il n'y a pas d'acheteurs : tout le monde est pressé de s'occuper du réveillon.

5) Quel est le plat traditionnel de la Saint Sylvestre ?

Le plat traditionnel de la Saint Sylvestre est une dinde rôtie.

6) Où la petite fille se blottit-elle ?

La petite fille se blottit dans un coin entre deux maisons.

7) Pourquoi n'ose-t-elle pas rentrer chez elle ?

Elle n'ose pas rentrer chez elle car elle sait qu'elle sera battue par son père comme elle n'a rien vendu.

8) Que signifie, pour elle, l'étoile qui redescend vers la Terre ? Qui le lui avait expliqué ?

L'étoile qui descend vers la Terre est le signe que quelqu'un meurt, c'est sa grand-mère qui le lui avait expliqué.

9) A la quatrième allumette, que demande la petite fille à sa grand-mère ?

La petite fille demande à sa grand-mère de l'emmener avec elle, donc avec les morts.

10) Comment est-elle lorsque les passants la retrouvent ? Pourquoi souriait-elle ?

Lorsque les passants la retrouvent, elle est assise contre le mur. Elle souriait car elle avait rejoint Dieu avec sa grand-mère.

L'enfant océan

« Le plus jeune était fort délicat et ne disait mot. » (Le Petit Poucet, Charles Perrault.)

Récit de Nathalie Josse, trente-deux ans, assistante sociale

Je suis une des dernières personnes qui ont vu Yann Doutreleau vivant. Enfin je crois. Il était posé côté de moi dans la voiture. Je dis bien « posé », pas assis. Ses jambes trop courtes étaient étendues à plat sur le siège et pointaient vers l'avant, raides comme des bâtons, les deux pieds désignant la boîte à gants. La ceinture de sécurité flottait autour de sa poitrine. J'aurais pu le mettre à l'arrière dans le siège-auto mais je n'avais pas osé. On aurait dit une grande poupée. C'était en novembre dernier. Vous vous rappelez cette semaine de pluie qu'on a eue au début du mois ? Ce temps de chien ? Il tombait des cordes et c'est moi qui l'ai ramené chez lui ce matin-là. Je ne l'ai jamais revu depuis.

Mes essuie-glaces sont à peu près aussi efficaces que des baguettes de tambour et je roulais à trente à l'heure, pas plus, sur la départementale. Si j'avais su que c'était la dernière fois, je l'aurais regardé davantage. Trop tard.

Je le revois, calé au fond du siège, buté, à tripoter ses mains, ses drôles de petites mains rouges et rondes, ses mains de bébé. Comment pouvait-on oser habiller un enfant de la sorte, sinon pour l'humilier ? Il semblait sorti d'un autre âge, avec sa veste de costume boutonnée au milieu, son pantalon de toile grise. Des vêtements de grenier. Ma gorge se serre dès que j'y repense.

Je n'avais jamais vu un petit bonhomme de ce genre auparavant. Combien pouvait-il mesurer ? Quatre-vingts centimètres ? Quatre-vingt-dix ? En tout cas il avait à peine la taille d'un enfant de deux ans. Or il en avait dix. Yann était une miniature.

« Bout de chou », « mignon », « mimi », « trognon » : voilà ce qu'on avait envie de dire de lui, mais on en était empêché par cette expression d'adulte qu'il avait autour des yeux et de la bouche, cette gravité. Il n'avait aucune difformité comme on en voit chez les nains. Chez lui tout était harmonie, mais tout était... petit.

La pluie à verse, donc. Du vent, par rafales. La carte dépliée en vrac sur mes genoux. Ça ne pouvait plus être très loin. Quelques centaines de mètres peut-être. J'avais dû rater le chemin, passer devant sans le voir. Sous cette pluie battante, tout était possible. J'ai fait demi-tour et je me suis concentrée. C'était d'autant plus agaçant que Yann, à côté de moi, connaissait parfaitement la route, lui. Seulement, il n'était pas coopérant. Je l'avais interrogé, au début :

— C'est par là ? À droite ou à gauche ? Montre-moi, au moins, si tu ne veux pas parler... Avec ton doigt...

Autant interroger mon parapluie.

Je savais peu de choses encore de mon petit passager. Qu'il avait dix ans, qu'il s'appelait Yann et qu'il était muet. Il était arrivé dans sa classe de sixième un matin, hébété et sans cartable. On avait bien questionné ses frères mais ils n'étaient guère plus bavards. L'un d'eux avait fini par expliquer en reniflant un filet de morve de dix bons centimètres :

— C'est le père qui y'a foutu à la baille.

Traduction : le père avait jeté le cartable dans le puits, ou dans la mare, enfin quelque part où il y avait de l'eau.

J'en avais vu des gratinées dans mon métier de dingue, mais ça c'était nouveau. J'ai observé le gosse à la dérobée, les chaussures grossières dont les semelles bâillaient, le pantalon élimé, le pull-over marron qui dépassait des manches trop courtes de la veste. Ma gorge s'est serrée. J'allais tapoter son genou et lui dire « T'en fais pas, ça va aller... » quand, sur notre droite, le chemin a surgi, signalé par un petit panneau à demi caché par les ronces : Chez Perrault.

J'ai garé la voiture à l'entrée de la cour et j'ai attendu avant de descendre. La pluie tambourinait de plus belle.

— C'est là ?

Sans lever les yeux, le gosse a fait un petit mouvement de tête. C'était là.

La ferme était laide et sale. Un énorme tas de ferraille était empilé dans la cour. Les orties poussaient dedans. Un grand chien maigre jappait à l'entrée d'un hangar à la toiture délabrée.

Les Doutreleau étaient bien connus au collège. Le père avait une ferme. Yann était le septième enfant. Les six autres étaient tous des jumeaux. Cela marchait par paire. Les deux aînés avaient quatorze ans, les suivants treize, les plus jeunes onze. Chaque année ou presque, en septembre, les professeurs de la classe de sixième voyaient ainsi arriver la dernière livraison de Doutreleau. Ou de Doutreleaux avec un x, on avait envie de mettre le nom au pluriel. Tous étaient grands pour leur âge mais maigres, sans doute mal nourris. Et sans goût pour l'école.

Yann arrivait seul en dernier. Comme un point final au bout d'une phrase.

Le chien s'égosillait de plus belle sous le hangar. Une porte s'est ouverte un peu plus loin et une femme s'est campée sur le seuil. Son tablier était souillé, une poêle à frire pendait au bout de son bras.

— C'est ta maman ?

Silence. Je suis sortie de la voiture, j'ai ouvert mon parapluie et j'ai fait descendre Yann. On a pataugé ensemble dans la cour de la ferme en direction de la silhouette immobile. La boue atteignait nos chevilles.

— Bonjour, je m'appelle Nathalie Josse, je suis assistante sociale. J'aimerais...

Le chien s'était glissé derrière moi et guettait sans doute le moment le plus favorable pour bondir et m'arracher un morceau de mollet. Par réflexe, j'ai pris dans la mienne la main du gosse qui marchait à côté de moi, tête basse, et j'ai tressailli : cette main minuscule était aussi calleuse que celle d'un bûcheron, ou celle d'un ouvrier du bâtiment.

La femme sur le seuil n'avait pas l'idée de faire taire le chien, ni de s'avancer à notre rencontre. Elle ne semblait pas étonnée non plus de voir son fils arriver à cette heure inhabituelle et en cette compagnie. Non. Elle nous regardait d'un œil vide, un œil de poisson, et attendait la suite.

— Vous êtes madame Doutreleau ? Je m'appelle Nathalie...

— Qu'est-ce qu'il a fait ?

Le ton était sec, lourd de menaces.

— Il n'a rien fait. Je voulais seulement...

La poêle est partie à la volée, a frôlé mon épaule et a atteint en pleine tête le chien qui est allé se réfugier derrière la maison en poussant des kaï kaï pitoyables.

— Qu'est-ce que vous voulez alors ?

— Eh bien, je vous ramène Yann parce qu'il est arrivé ce matin sans cartable au collège et qu'il n'avait pas l'air bien. Est-ce que je pourrais en parler avec vous ?

— Faut voir avec le père.

Malgré le parapluie, la pluie ruisselait sur nos deux têtes, elle me coulait sur le visage, me glaçait les épaules. J'ai insisté et la femme a répété :

— Faut voir avec le père.

A sa façon de ne pas bouger d'un millimètre, d'occuper toute l'entrée, et surtout à son regard si dur, j'ai compris qu'elle ne me laisserait jamais entrer. Au troisième « Faut voir avec le père », j'ai renoncé :

— Et je pourrai le voir quand ?

— Demain.

— Le matin ?

Au lieu de me répondre, elle s'est adressée au gosse, pour la première fois :

— Entre, toi !

Il a lâché ma main et s'est glissé dans le petit espace entre sa mère et la porte. Mais avant de disparaître, il a fait une chose étrange et que je n'aurais pas crue possible. Il ne s'est pas retourné, il a juste fait pivoter sa tête vers moi, s'est immobilisé et m'a regardée par-dessus son épaule. Cela n'a pas duré plus de trois secondes. Mais cette image s'est fixée dans mon esprit, s'y est inscrite avec plus de précision que n'importe quelle photographie. Depuis, je revois sans cesse ce visage enfin levé vers le mien, ces yeux plantés droit dans les miens. J'ai eu la sensation troublante d'y lire avec autant de netteté que s'il avait parlé, et pourtant il ne disait rien, ne bougeait pas. J'y ai lu un reproche, d'abord :

— Bravo, vous avez fait du joli travail !

Mais tout de suite après, un remerciement :

— Vous avez été gentille avec moi et puis vous ne pouviez pas savoir.

J'essaie de me persuader qu'il n'y a eu que cela, mais je sais bien que c'est faux et que ces yeux disaient autre chose. Criaient autre chose. Et ce qu'ils criaient, c'était : AU SECOURS !

QUESTIONNAIRE L ENFANT OCEAN



- 1) Qui raconte l'histoire ? Quel est son métier ?
- 2) Pourquoi ramène-t-elle Yann chez lui ?
- 3) Comment se compose la fratrie de Yann ?
- 4) A quel conte ce début d'histoire peut-il faire penser ?
- 5) Pourquoi ?
- 6) Pourquoi la mère a-t-elle l'air intimidante ?
- 7) Que se passe-t-il d'étrange quand Yann rentre dans sa maison ?
- 8) Quels messages a l'impression de percevoir Nathalie dans ses yeux ?
- 9) « C'est le père qui y'a foutu à la baille. » Quel est le niveau de langage de cette phrase ? Réécris la en langage courant.
- 10) « cette main minuscule était aussi calleuse » Que signifie calleuse ?

CORRECTION DU QUESTIONNAIRE

L ENFANT OCEAN L36

- 1) Qui raconte l'histoire ? Quel est son métier ?
C'est Nathalie Josse, assistante sociale, qui raconte l'histoire.
- 2) Pourquoi ramène-t-elle Yann chez lui ?
Elle ramène Yann chez lui car elle est inquiète pour lui : il n'a pas de cartable et il est mal vêtu.
- 3) Comment se compose la fratrie de Yann ?
Yann a 6 grand frères, des jumeaux de 15 ans, de 13 et de 11 ans.
- 4) A quel conte ce début d'histoire peut-il faire penser ?
Il peut faire penser au Petit Poucet.
- 5) Pourquoi ?
La composition de la famille, le dernier, Yann, si petit, la pauvreté de la famille, les paroles de Nathalie « c'est la dernière fois qu'on l'a vu » font penser à une adaptation du conte de Perrault. Yann a les mains calleuses « comme un bûcheron ». Il y a aussi un clin d'œil puisque la ferme s'appelle « chez Perrault ».
- 6) Pourquoi la mère a-t-elle l'air intimidante ?
La mère a l'air intimidante car elle bloque l'entrée et regarde d'un œil vide, dénué d'expression ; car elle coupe la parole et frappe le chien avec la poêle.

7) Que se passe-t-il d'étrange quand Yann rentre dans sa maison ?

Quand Yann rentre dans sa maison, il tourne la tête et regarde Nathalie par-dessus son épaule, un peu comme un hibou.

8) Quels messages a l'impression de percevoir Nathalie dans ses yeux ?

Elle perçoit d'abord un reproche, puis un remerciement et enfin un appel aux secours.

9) « C'est le père qui y'a foutu à la baille. » Quel est le niveau de langage de cette phrase ? Réécris la en langage courant.

Cette phrase est en langage familier voire en argot. C'est le père de Yann qui l'a jeté dans une mare / dans un puits.

10) « cette main minuscule était aussi calleuse » Que signifie calleuse ?

Calleuse signifie dont la peau est durcie et épaissie.

Mr et Mrs Dursley, qui habitaient au 4, Privet Drive, avaient toujours affirmé avec la plus grande fierté qu'ils étaient parfaitement normaux. Jamais quiconque n'aurait imaginé qu'ils puissent se trouver impliqués dans quoi que ce soit d'étrange ou de mystérieux. Mr Dursley dirigeait la Grunnings, une entreprise qui fabriquait des perceuses. C'était un homme grand et massif, qui n'avait pratiquement pas de cou, mais possédait en revanche une moustache de belle taille. Mrs Dursley, quant à elle, était mince et blonde et disposait d'un cou deux fois plus long que la moyenne, ce qui lui était fort utile pour espionner ses voisins en regardant par-dessus les clôtures des jardins. Les Dursley avaient un petit garçon prénommé Dudley et c'était à leurs yeux le plus bel enfant du monde.

Les Dursley avaient tout ce qu'ils voulaient. La seule chose indésirable qu'ils possédaient, c'était un secret dont ils craignaient plus que tout qu'on le découvre un jour. Si jamais quiconque venait à entendre parler des Potter, ils étaient convaincus qu'ils ne s'en remettraient pas.

Mrs Potter était la sœur de Mrs Dursley, mais toutes deux ne s'étaient plus revues depuis des années. En fait, Mrs Dursley faisait comme si elle était fille unique, car sa sœur et son bon à rien de mari étaient aussi éloignés que possible de tout ce qui faisait un Dursley. [...]

Un homme apparut à l'angle de la rue que le chat avait observé pendant tout ce temps. On n'avait encore jamais vu dans Privet Drive quelque chose qui ressemblât à cet homme. Il était grand, mince et très vieux, à en juger par la couleur argentée de ses cheveux et de sa barbe qui lui descendaient jusqu'à la taille. Il était vêtu d'une longue robe, d'une cape violette qui balayait le sol et chaussé de bottes à hauts talons munies de boucles. Ses yeux bleus et brillants étincelaient derrière des lunettes en demi-lune et son long nez crochu donnait l'impression d'avoir été cassé au moins deux fois. Cet homme s'appelait Albus Dumbledore. Il prit une sorte de briquet en argent dans sa poche et éteignit toutes les lumières de la rue avec puis il se rendit au numéro 4. Lorsqu'il y fut parvenu, il s'assit sur le muret, à côté du chat. Il ne lui accorda pas un regard, mais après un moment de silence, il lui parla :

—C'est amusant de vous voir ici, professeur McGonagall, dit-il. Il tourna la tête pour adresser un sourire au chat tigré, mais celui-ci avait disparu. Dumbledore souriait à présent à une femme d'allure sévère avec des lunettes carrées qui avaient exactement la même forme que les motifs autour des yeux du chat. Elle aussi portait une cape, d'un vert émeraude. Ses cheveux étaient tirés en un chignon serré.

—Comment avez-vous su que c'était moi ? demanda-t-elle.

—Mon cher professeur, je n'ai jamais vu un chat se tenir d'une manière aussi raide.

—Vous aussi, vous seriez un peu raide si vous restiez assis toute une journée sur un mur de briques, répondit le professeur McGonagall.

—Toute la journée ? Alors que vous auriez pu célébrer l'événement avec les autres ?

—Oui, oui, je sais, tout le monde fait la fête, dit-elle avec agacement. On aurait pu penser qu'ils seraient plus prudents, mais non, pas du tout ! Même les Moldus ont remarqué qu'il se passait quelque chose. Je l'ai entendu moi-même. Ils ont signalé des vols de hiboux... des pluies d'étoiles filantes... Les Moldus ne sont pas complètement idiots.

—On ne peut pas leur en vouloir, dit Dumbledore avec douceur. Nous n'avons pas eu grand chose à célébrer depuis onze ans.

—Nous serions dans de beaux draps, reprit-elle alors, si le jour où Vous-Savez-Qui semble enfin avoir disparu, les Moldus s'apercevaient de notre existence. J'imagine qu'il a vraiment disparu, n'est-ce pas, twinspe eklablog.com Dumbledore ?

— Il semble qu'il en soit ainsi, en effet, assura Dumbledore. Et nous avons tout lieu de nous en féliciter. Pendant onze ans, j'ai essayé de convaincre les gens de l'appeler par son nom: Voldemort.

— Vous savez ce que tout le monde dit sur les raisons de sa disparition ? Ce qui a fini par l'arrêter ? Ce qu'ils disent, poursuivit le professeur, c'est que Voldemort est venu hier soir à Godric's Hollow pour y chercher les Potter. D'après la rumeur, Lily et James Potter sont... enfin, on dit qu'ils sont...

morts... Et ce n'est pas tout, reprit le professeur McGonagall d'une voix tremblante. On dit qu'il a essayé de tuer Harry, le fils des Potter. Mais il en a été incapable. Il n'a pas réussi à supprimer ce bambin. Personne ne sait pourquoi ni comment, mais tout le monde raconte que lorsqu'il a essayé de tuer Harry Potter sans y parvenir, le pouvoir de Voldemort s'est brisé, pour ainsi dire—et c'est pour ça qu'il a... disparu.

—On ne peut faire que des suppositions, répondit Dumbledore. On ne saura peut-être jamais. Hagrid est en retard. Je suis venu confier Harry à sa tante et à son oncle. C'est la seule famille qui lui reste désormais.

—Vous voulez dire... non, ce n'est pas possible ! Pas les gens qui habitent dans cette maison ! Dumbledore... vous ne pouvez pas faire une chose pareille ! Je les ai observés toute la journée. On ne peut pas imaginer des gens plus différents de nous. En plus, ils ont un fils... je l'ai vu donner des coups de pied à sa mère tout au long de la rue en hurlant pour réclamer des bonbons. Harry Potter, venir vivre ici !

—C'est le meilleur endroit pour lui, répliqua Dumbledore d'un ton ferme. Son oncle et sa tante lui expliqueront tout quand il sera plus grand. Je leur ai écrit une lettre. — Il va devenir célèbre— une véritable légende vivante—je ne serais pas étonnée que la date d'aujourd'hui devienne dans l'avenir la fête de Harry Potter. On écrira des livres sur lui. Tous les enfants de notre monde connaîtront son nom ! Elle regarda soudain sa cape comme si elle pensait que Harry était peut-être caché dessous.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda le professeur McGonagall avec inquiétude. Un grondement sourd avait brisé le silence de la nuit.

Ils levèrent alors les yeux et virent une énorme moto tomber du ciel. La moto était énorme, mais ce n'était rien comparé à l'homme qui était assis dessus. Il était à peu près deux fois plus grand que la moyenne et au moins cinq fois plus large. Il était même tellement grand qu'on avait peine à le croire. On aurait dit un sauvage, avec ses longs cheveux noirs en broussaille, sa barbe qui cachait presque entièrement son visage, ses mains de la taille d'un couvercle de poubelle et ses pieds chaussés de bottes en cuir qui avaient l'air de bébés dauphins. L'homme tenait un tas de couvertures dans ses immenses bras musculeux.

—Hagrid, dit Dumbledore avec soulagement. Vous voilà enfin. Vous n'avez pas eu de problèmes ?

—Non, Monsieur. La maison était presque entièrement détruite mais je me suis débrouillé pour le sortir de là avant que les Moldus commencent à rappliquer. Il s'est endormi quand on a survolé Bristol.

Dumbledore et le professeur McGonagall se penchèrent sur le tas de couvertures. A l'intérieur, à peine visible, un bébé dormait profondément. Sous une touffe de cheveux d'un noir de jais, ils distinguèrent sur son front une étrange coupure en forme d'éclair.

—C'est là que ?... murmura le professeur McGonagall.

—Oui, répondit Dumbledore. Il gardera cette cicatrice à tout jamais. Il est temps de le déposer chez les Dursley. Bonne chance, Harry, murmura-t-il.

Il se retourna et disparut dans un bruissement de cape. Une brise agitant les haies bien taillées de Privet Drive. Harry Potter se retourna sous ses couvertures sans se réveiller. Sa petite main se referma sur la lettre posée à côté de lui et il continua de dormir sans savoir que dans quelques heures, il serait réveillé par le cri de Mrs Dursley qui ouvrirait la porte pour sortir les bouteilles de lait.

QUESTIONNAIRE HARRY POTTER



- 1- Où habitent les Dursley?
- 2- Comment s'appelle le fils de Pétunia et de Vernon Dursley ?
- 3 – Quelle est la 1ère chose que fait le Professeur Dumbledore en arrivant dans Privet Drive ?
- 4 – Sous quelle forme le professeur McGonagall se présente-t-elle dans Privet Drive ?
- 5- Dans quoi le petit Harry est-il déposé ?
- 6 – Quels événements étranges ont eu lieu qui pourraient attirer l'attention des moldus ?
- 7 – Décris physiquement le professeur Dumbledore sans recopier le texte.
- 8 – Comment Hagrid arrive-t-il à Privet Drive ?
- 9 – Décris physiquement Hagrid sans recopier le texte.
- 10 – Imagine et décris un sorcier / une sorcière de ton choix.

CORRECTION DU QUESTIONNAIRE

HARRY POTTER L37

1- Où habitent les Dursley?

Les Dursley habitent au 4 Privet Drive .

2- Comment s'appelle le fils de Pétunia et de Vernon Dursley ?

Le fils de Pétunia et de Vernon Dursley s'appelle Dudley.

3 – Quelle est la 1ère chose que fait le Professeur Dumbledore en arrivant dans Privet Drive ?

En arrivant dans Privet Drive, le Professeur Dumbledore allume un genre de briquet.

4 – Sous quelle forme le professeur McGonagall se présente-t-elle dans Privet Drive ?

Le professeur McGonagall se présente sous la forme d'un chat dans Privet Drive.

5- Dans quoi le petit Harry est-il déposé ?

Le petit Harry est déposé dans un tas de couvertures.

6 – Quels événements étranges ont eu lieu qui pourraient attirer l'attention des moldus ?

Il y a eu des vols de hiboux et des pluies d'étoiles filantes.

7 – Décris physiquement le professeur Dumbledore sans recopier le texte.

Il est grand et mince, il est très vieux car ses cheveux et sa barbe qui descend jusqu'à sa taille sont argentés. Il est vêtu d'une longue robe et d'une cape violette qui touche le sol et il porte des bottes à hauts talons munies de boucles. Il a des yeux bleus et brillants, il porte des lunettes en demi-lune et il a un long nez crochu .

8 – Comment Hagrid arrive-t-il à Privet Drive ?

Hagrid arrive en moto volante à Privet Drive.

9 – Décris physiquement Hagrid sans recopier le texte.

Hagrid est un géant, tout est très grand chez lui : ses mains, ses pieds, son corps. Il a des cheveux et une barbe en bataille, on pourrait le prendre pour un sauvage.

10 – Imagine et décris un sorcier / une sorcière de ton choix.

L'île au trésor , R L Stevenson

C'est sur les instances de M. le chevalier Trelawney, du docteur Livesey et de tous ces messieurs en général, que je me suis décidé à mettre par écrit tout ce que je sais concernant l'île au trésor, depuis A jusqu'à Z, sans rien excepter que la position de l'île, et cela uniquement parce qu'il s'y trouve toujours une partie du trésor. Je prends donc la plume en cet an de grâce 17..., et commence mon récit à l'époque où mon père tenait l'auberge de l'Amiral Benbow, en ce jour où le vieux marin, au visage basané et balafre d'un coup de sabre, vint prendre gîte sous notre toit. Je me le rappelle, comme si c'était d'hier.

Il arriva d'un pas lourd à la porte de l'auberge, suivi de sa cantine charriée sur une brouette. C'était un grand gaillard solide, aux cheveux très bruns tordus en une queue poisseuse qui retombait sur le collet d'un habit bleu malpropre ; il avait les mains couturées de cicatrices, les ongles noirs et déchiquetés, et la balafre du coup de sabre, d'un blanc sale et livide, s'étalait en travers de sa joue. Tout en sifflotant, il parcourut la crique du regard, puis de sa vieille voix stridente et chevrotante qu'avaient rythmée et cassée les manœuvres du cabestan, il entonna cette antique rengaine de matelot qu'il devait nous chanter si souvent par la suite : Nous étions quinze sur le coffre du mort...

Yo-ho-ho ! et une bouteille de rhum !

Après quoi, de son bâton, une sorte d'anspect, il heurta contre la porte et, à mon père qui s'empressait, commanda brutalement un verre de rhum. Aussitôt servi, il le but posément et le dégusta en connaisseur, sans cesser d'examiner tour à tour les falaises et notre enseigne.

– Voilà une crique commode, dit-il à la fin, et un cabaret agréablement situé. Beaucoup de clientèle, camarade ?

Mon père lui répondit négativement : très peu de clientèle ; si peu que c'en était désolant.

– Eh bien ! alors, reprit-il, je n'ai plus qu'à jeter l'ancre... Hé ! l'ami, cria-t-il à l'homme qui poussait la brouette, accostez ici et aidez à monter mon coffre... Je resterai ici quelque temps, continua-t-il. Je ne suis pas difficile : du rhum et des œufs au lard, il ne m'en faut pas plus, et cette pointe là-haut pour regarder passer les bateaux. Comment vous pourriez m'appeler ? Vous pourriez m'appeler capitaine... Ah ! je vois ce qui vous inquiète... Tenez ! (Et il jeta sur le comptoir trois ou quatre pièces d'or.) Vous me direz quand j'aurai tout dépensé, fit-il, l'air hautain comme un capitaine de vaisseau.

Et à la vérité, en dépit de ses piètres effets et de son rude langage, il n'avait pas du tout l'air d'un homme qui a navigué à l'avant : on l'eût pris plutôt pour un second ou pour un capitaine qui ne souffre pas la désobéissance. L'homme à la brouette nous raconta que la malle-poste l'avait déposé la veille au Royal George, et qu'il s'était informé des auberges qu'on trouvait le long de la côte. On lui avait dit du bien de la nôtre, je suppose, et pour son isolement il l'avait choisie comme gîte. Et ce fut là tout ce que nous apprîmes de notre hôte.

Il était ordinairement très taciturne. Tout le jour il rôdait alentour de la baie, ou sur les falaises, muni d'une lunette d'approche en cuivre ; toute la soirée il restait dans un coin de la salle, auprès du feu, à boire des grogs au rhum très forts. La plupart du temps, il ne répondait pas quand on s'adressait à lui, mais vous regardait brusquement d'un air féroce, en soufflant par le nez telle une corne d'alarme ; aussi, tout comme ceux qui fréquentaient notre maison, nous apprîmes vite à le laisser tranquille.

Chaque jour, quand il rentrait de sa promenade, il s'informait s'il était passé des gens de mer quelconques sur la route. Au début, nous crûmes qu'il nous posait cette question parce que la société de ses pareils lui manquait ; mais à la longue, nous nous aperçûmes qu'il préférait les éviter. Quand un marin s'arrêtait à l'Amiral Benbow – comme faisaient parfois ceux qui gagnaient Bristol par la route de la côte – il l'examinait à travers le rideau de la porte avant de pénétrer dans la salle et, tant que le marin était là, il ne manquait jamais de rester muet comme une carpe. Mais pour moi il n'y avait pas de mystère dans cette conduite, car je participais en quelque sorte à ses craintes.

Un jour, me prenant à part, il m'avait promis une pièce de dix sous à chaque premier de mois, si je voulais « veiller au grain » et le prévenir dès l'instant où paraîtrait « un homme de mer à une jambe ». Le plus souvent,

lorsque venait le premier du mois et que je réclamais mon salaire au capitaine, il se contentait de souffler par le nez et de me foudroyer du regard ; mais la semaine n'était pas écoulée qu'il se ravisait et me remettait ponctuellement mes dix sous, en me réitérant l'ordre de veiller à « l'homme de mer à une jambe ».

Si ce personnage hantait mes songes, il est inutile de le dire. Par les nuits de tempête où le vent secouait la maison par les quatre coins tandis que le ressac mugissait dans la crique et contre les falaises, il m'apparaissait sous mille formes diverses et avec mille physionomies diaboliques. Tantôt la jambe lui manquait depuis le genou, tantôt dès la hanche ; d'autres fois c'était un monstre qui n'avait jamais possédé qu'une seule jambe, située au milieu de son corps. Le pire de mes cauchemars était de le voir s'élancer par bonds et me poursuivre à travers champs. Et, somme toute, ces abominables imaginations me faisaient payer bien cher mes dix sous mensuels. Mais, en dépit de la terreur que m'inspirait l'homme de mer à une jambe, j'avais beaucoup moins peur du capitaine en personne que tous les autres qui le connaissaient.

À certains soirs, il buvait du grog beaucoup plus qu'il n'en pouvait supporter ; et ces jours-là il s'attardait parfois à chanter ses sinistres et farouches vieilles plaintes de matelot, sans souci de personne. Mais, d'autres fois, il commandait une tournée générale, et obligeait l'assistance intimidée à ouïr des récits ou à reprendre en chœur ses refrains.

Souvent j'ai entendu la maison retentir du « Yo-ho-ho ! et une bouteille de rhum ! », alors que tous ses voisins l'accompagnaient à qui mieux mieux pour éviter ses observations. Car c'était, durant ces accès, l'homme le plus tyrannique du monde : il claquait de la main sur la table pour exiger le silence, il se mettait en fureur à cause d'une question, ou voire même si l'on n'en posait point, car il jugeait par là que l'on ne suivait pas son récit. Et il n'admettait point que personne quittât l'auberge avant que lui-même, ivre mort, se fût traîné jusqu'à son lit. Ce qui effrayait surtout le monde, c'étaient ses histoires. Histoires épouvantables, où il n'était question que d'hommes pendus ou jetés à l'eau, de tempêtes en mer, et des îles de la Tortue, et d'affreux exploits aux pays de l'Amérique espagnole.

De son propre aveu, il devait avoir vécu parmi les pires sacripants auxquels Dieu permît jamais de naviguer. Et le langage qu'il employait dans ses récits scandalisait nos braves paysans presque à l'égal des forfaits qu'il narrait. Mon père ne cessait de dire qu'il causerait la ruine de l'auberge, car les gens refuseraient bientôt de venir s'y faire tyranniser et humilier, pour aller ensuite trembler dans leurs lits ; mais je croirais plus volontiers que son séjour nous était profitable. Sur le moment, les gens avaient peur, mais à la réflexion ils ne s'en plaignaient pas, car c'était une fameuse distraction dans la morne routine villageoise. Il y eut même une coterie de jeunes gens qui affectèrent de l'admirer, l'appelant « un vrai loup de mer », « un authentique vieux flambart », et autres noms semblables, ajoutant que c'étaient les hommes de cette trempe qui font l'Angleterre redoutable sur mer.

Dans un sens, à la vérité, il nous acheminait vers la ruine, car il ne s'en allait toujours pas : des semaines s'écoulèrent, puis des mois, et l'acompte était depuis longtemps épuisé, sans que mon père trouvât jamais le courage de lui réclamer le complément. Lorsqu'il y faisait la moindre allusion, le capitaine soufflait par le nez, avec un bruit tel qu'on eût dit un rugissement, et foudroyait du regard mon pauvre père, qui s'empressait de quitter la salle. Je l'ai vu se tordre les mains après l'une de ces rebuffades, et je ne doute pas que le souci et l'effroi où il vivait hâtèrent de beaucoup sa fin malheureuse et anticipée.

De tout le temps qu'il logea chez nous, à part quelques paires de bas qu'il acheta d'un colporteur, le capitaine ne renouvela en rien sa toilette. L'un des coins de son tricorne s'étant cassé, il le laissa pendre depuis lors, bien que ce lui fût d'une grande gêne par temps venteux. Je revois l'aspect de son habit, qu'il rafistolait lui-même dans sa chambre de l'étage et qui, dès avant la fin, n'était plus que pièces. Jamais il n'écrivit ni ne reçut une lettre, et il ne parlait jamais à personne qu'aux gens du voisinage, et cela même presque uniquement lorsqu'il était ivre de rhum. Son grand coffre de marin, nul d'entre nous ne l'avait jamais vu ouvert.

QUESTIONNAIRE

L'ILE AU TRESOR



- 1 – Qui est le narrateur (celui qui raconte l’histoire) ?
- 2 – Qu’accepte-t-il de faire pour le Capitaine ?
- 3 – A quoi vois-tu qu’il est obsédé et terrifié par ce marin et ses histoires ?
- 4 – Combien a payé le marin pour le gîte dans l’auberge ?
- 5 – Est-ce que la somme est suffisante pour payer tout son séjour ?
- 6 – Qu’apprend-on sur l’état de santé de l’aubergiste ?
- 7 – Quelle genre d’histoire raconte le vieux marin ?
- 8 - « le capitaine ne renouvela en rien sa toilette » Que signifie toilette dans cette phrase ?
- 9 - « suivi de sa cantine charriée sur une brouette » Que signifie le mot cantine dans cette phrase ?
- 10 – Imagine et décris un pirate en 3 ou 4 phrases.

CORRECTION DU QUESTIONNAIRE

L'ILE AU TRESOR L38

1 – Qui est le narrateur (celui qui raconte l'histoire) ?

Le narrateur est le fils de l'aubergiste.

2 – Qu'accepte-t-il de faire pour le Capitaine ?

Il accepte de guetter la venue d'un homme à qui il manquerait une jambe.

3 – A quoi vois-tu qu'il est obsédé et terrifié par ce marin et ses histoires ?

Il est obsédé et terrifié par le marin et ses histoires car il en fait des cauchemars.

4 – Combien a payé le marin pour le gîte dans l'auberge ?

Le marin a payé 4 pièces d'or.

5 – Est-ce que la somme est suffisante pour payer tout son séjour ?

Non, la somme n'est pas suffisante pour payer tout son séjour.

6 – Qu'apprend-on sur l'état de santé de l'aubergiste ?

Nous apprenons que l'aubergiste est malade et que le médecin vient le voir.

7 – Quelle genre d'histoire raconte le vieux marin ?

Le vieux marin raconte des histoires d'horreur et d'épouvante avec des pendus et des batailles.

8 - « le capitaine ne renouvela en rien sa toilette » Que signifie toilette dans cette phrase ?

Dans cette phrase, toilette signifie l'ensemble des objets ou habits servant à s'habiller, se parer.

9 - « suivi de sa cantine charriée sur une brouette » Que signifie le mot cantine dans cette phrase ?

Dans cette phrase le mot cantine signifie malle.

10 – Imagine et décris un pirate en 3 ou 4 phrases.

Il était sept heures d'une soirée très chaude, sur les collines de Seeonee, quand père Loup s'éveilla de son somme journalier, se gratta, bâilla et détendit ses pattes l'une après l'autre pour dissiper la sensation de paresse qu'il sentait encore à leurs extrémités. Mère Louve était étendue, son gros nez gris tombé parmi ses quatre petits qui se culbutaient et criaient, et la lune luisait par l'ouverture de la caverne où ils vivaient tous.

—Augrh! dit père Loup, il est temps de se remettre en chasse.

Et il allait s'élancer vers le fond de la vallée, quand une petite ombre à queue touffue barra l'ouverture et jappa:

—Bonne chance, ô chef des loups! Bonne chance et fortes dents blanches aux nobles enfants. Puissent-ils n'oublier jamais en ce monde ceux qui ont faim!

C'était le chacal—Tabaqui le Lèche-Plat—et les loups de l'Inde méprisent Tabaqui parce qu'il rôde partout en faisant du grabuge, colportant des histoires et mangeant des chiffons et des morceaux de cuir dans les tas d'ordures aux portes des villages. Mais ils ont peur de lui aussi, parce que Tabaqui, plus que tout autre dans la jungle, est sujet à devenir enragé, et alors il oublie qu'il ait jamais eu peur de quelqu'un, et il court à travers la forêt, mordant tout ce qu'il trouve sur sa route. Le tigre même se sauve et se cache lorsque le petit Tabaqui devient enragé, car la rage est la chose la plus honteuse qui puisse surprendre un animal sauvage. Nous l'appelons hydrophobie, mais eux l'appellent dewanee—la folie—et ils se sauvent:

—Entre alors, et cherche, dit père Loup avec raideur; mais il n'y a rien à manger ici.

—Pour un loup, non certes, dit Tabaqui; mais pour un aussi mince personnage que moi un os sec est un festin. Que sommes-nous donc, nous autres Gidur log (le peuple chacal), pour trier et choisir? Il obliqua vers le fond de la caverne, y trouva un os de chevreuil où restait quelque viande, s'assit et en fit croquer le bout avec joie.

—Merci, pour ce bon repas! dit-il en se léchant les lèvres. Qu'ils sont beaux, les nobles enfants! Quels grands yeux! Et si jeunes, pourtant! Je devrais me rappeler, en effet, que les enfants des rois sont hommes dès le berceau.

Or, Tabaqui le savait aussi bien que personne, il n'y a rien de plus malencontreux que de louer des enfants à leur nez; il prit plaisir à voir que mère et père Loup semblaient gênés. Tabaqui resta un moment assis, en repos, en se réjouissant du mal qu'il venait de faire; puis il reprit malignement:

—Shere Khan, le Grand, a changé de terrain de chasse. Il va chasser sur ces collines, à la prochaine lune, m'a-t-il dit. Shere Khan était le tigre qui habitait près de la rivière, la Waingunga, à vingt milles plus loin.

—Il n'en a pas le droit, commença père Loup avec colère. De par la Loi de la Jungle, il n'a pas le droit de changer ses quartiers sans dûment avertir. Il effraiera tout le gibier à dix milles à la ronde, et moi... moi j'ai à tuer pour deux ces temps-ci.

—Sa mère ne l'a pas appelé Lungri (le Boiteux) pour rien, dit mère Louve tranquillement: il est boiteux d'un pied depuis sa naissance; c'est pourquoi il n'a jamais pu tuer que des bestiaux. A présent, les villageois de la Waingunga sont irrités contre lui, et il vient ici pour irriter les nôtres. Ils fouilleront la jungle à sa recherche... il sera loin, mais, nous et nos enfants, il nous faudra courir quand on allumera l'herbe. Vraiment, nous sommes très reconnaissants à Shere Khan!

—Lui parlerai-je de votre gratitude? dit Tabaqui.

—Ouste! jappa brusquement père Loup. Va-t'en chasser avec ton maître. Tu as fait assez de mal pour une nuit.

—Je m'en vais, dit Tabaqui tranquillement. Vous pouvez entendre Shere Khan, en bas, dans les fourrés. J'aurais pu me dispenser du message.

Père Loup écouta. En bas, dans la vallée qui descendait vers une petite rivière, il entendit la plainte dure, irritée, hargneuse et chantante d'un tigre qui n'a rien pris et auquel il importe peu que toute la jungle le sache.

—L'imbécile! dit père Loup, commencer un travail de nuit par un vacarme pareil! Pense-t-il que nos chevreuils sont comme ses veaux gras de la Waingunga?

—Chut! Ce n'est ni bœuf ni chevreuil qu'il chasse cette nuit, dit mère Louve, c'est l'homme.

La plainte s'était changée en une sorte de ronron bourdonnant qui semblait venir de chaque point de l'étendue. C'était le bruit qui égare les bûcherons et les nomades à la belle étoile, et les fait courir quelquefois dans la gueule même du tigre.

—L'homme!—dit père Loup, en montrant toutes ses dents blanches.

—Faugh! N'y a-t-il pas assez d'insectes et de grenouilles dans les citernes, qu'il lui faille manger l'homme, et sur notre terrain encore?

La Loi de la Jungle, qui n'ordonne rien sans raison, défend à toute bête de manger l'homme, sauf lorsqu'elle tue pour montrer à ses enfants comment on tue, et alors elle doit chasser hors des terrains de son clan ou de sa tribu. La vraie raison en est que le meurtre de l'homme signifie, tôt ou tard, invasion d'hommes blancs armés de fusils et montés sur des éléphants, et d'hommes bruns, par centaines, munis de gongs, de fusées et de torches. Alors tout le monde souffre dans la jungle... La raison que les bêtes se donnent entre elles, c'est que, l'homme étant le plus faible et le plus désarmé des êtres vivants, il est indigne d'un chasseur d'y toucher. Ils disent aussi—et c'est vrai—que les mangeurs d'hommes deviennent galeux et qu'ils perdent leurs dents. Le ronron grandit et se résolut dans le «Aaarh!» à pleine gorge du tigre qui charge.

Alors, il y eut un hurlement—un hurlement bizarre, indigne d'un tigre —poussé par Shere Khan.

—Il a manqué son coup, dit mère Louve. Qu'est-ce que c'est?

Père Loup courut à quelques pas de l'entrée; il entendit Shere Khan murmurer et grommeler sauvagement tout en se démenant dans la brousse.

—L'imbécile a eu l'esprit de sauter sur un feu de bûcherons et s'est brûlé les pieds! dit père Loup en grognant. Tabaqui est avec lui.

—Quelque chose monte la colline, dit mère Louve en dressant une oreille. Tiens-toi prêt.

Il y eut un petit froissement de buissons dans le fourré. Père Loup, ses hanches sous lui, se ramassa, prêt à sauter. Alors, si vous aviez été là, vous auriez vu la chose la plus étonnante du monde: le loup arrêté à mi-bond. Il prit son élan avant de savoir ce qu'il visait, puis il essaya de se retenir. Il en résulta un saut de quatre ou cinq pieds droit en l'air, d'où il retomba presque au même point du sol qu'il avait quitté.

—Un homme! hargna-t-il. Un petit d'homme. Regarde!

En effet, devant lui, s'appuyant à une branche basse, se tenait un bébé brun tout nu, qui pouvait à peine marcher, le plus doux et potelé petit atome qui fût jamais venu, la nuit, à la caverne d'un loup. Il leva les yeux pour regarder père Loup en face et se mit à rire.

—Est-ce un petit d'homme? dit mère Louve. Je n'en ai jamais vu. Apporte-le ici.

Un loup, accoutumé à transporter ses propres petits, peut très bien, s'il est nécessaire, prendre dans sa gueule un œuf sans le briser. Quoique les mâchoires de père Loup se fussent refermées complètement sur le dos de l'enfant, pas une dent n'égratigna la peau lorsqu'il le déposa au milieu de ses petits.

—Qu'il est mignon! Qu'il est nu!... Et qu'il est brave! dit avec douceur mère Louve.

Le bébé se poussait, entre les petits, contre la chaleur du flanc tiède.

—Ah! ah! Il prend son repas avec les autres... Ainsi, c'est un petit d'homme. A-t-il jamais existé une louve qui pût se vanter d'un petit d'homme parmi ses enfants?

—J'ai parfois ouï parler de semblable chose, mais pas dans notre clan ni de mon temps, dit père Loup. Il n'a pas un poil, et je pourrais le tuer en le touchant du pied. Mais, voyez, il me regarde et n'a pas peur!

Le clair de lune s'éteignit à la bouche de la caverne, car la grosse tête carrée et les fortes épaules de Shere Khan en bloquaient l'ouverture et tentaient d'y pénétrer. Tabaqui, derrière lui, piaulait:

—Monseigneur, Monseigneur, il est entré ici!

—Shere Khan nous fait grand honneur,—dit père Loup, les yeux mauvais.

—Que veut Shere Khan?

—Ma proie. Un petit d'homme a pris ce chemin. Ses parents se sont enfuis. Donnez-le-moi!

Shere Khan avait sauté sur le feu d'un campement de bûcherons, comme l'avait dit père Loup, et la brûlure de ses pattes le rendait furieux. Mais père Loup savait que l'ouverture de la caverne était trop étroite pour un tigre. Même où il se tenait, les épaules et les pattes de Shere Khan étaient resserrées par le manque de place, comme les membres d'un homme qui tenterait de combattre dans un baril.

—Les loups sont un peuple libre, dit père Loup. Ils ne prennent d'ordres que du Conseil supérieur du clan, et non point d'aucun tueur de bœufs plus ou moins rayé. Le petit d'homme est à nous... pour le tuer si nous en avons envie.

QUESTIONNAIRE

LE LIVRE DE LA JUNGLE



1/ Quels sont les personnages principaux de ce texte ?

2/ Comment le petit d'homme est-il accueilli par les deux loups ?

3/ Montre en citant le texte que Père Loup et Mère Louve sont attendris pas l'enfant .

4/ Le texte contient des passages dialogués.

a. Où commence chaque passage dialogué ? Où finit-il ?

b. Quels signes de ponctuation marquent les changements de prise de parole ?

c. Relève 3 verbes de parole. A quel temps sont-ils conjugués?

d. Relève dans le récit d'autres verbes conjugués à ce même temps.

5/ A ton tour, imagine que tu rencontres une créature étrange. En un paragraphe (5 à 10 phrases) décris cette créature en utilisant la 1ere personne (je), et en employant des phrases exclamatives et interrogatives.

CORRECTION DU QUESTIONNAIRE

LE LIVRE DE LA JUNGLE L39

1/ Quels sont les personnages principaux de ce texte ?

Les personnages principaux sont Mère et Père Loup, Tabaki le chacal et Shere Khan le tigre, et le petit d'homme.

2/ Comment le petit d'homme est-il accueilli par les deux loups ?

Le petit d'homme est bien accueilli par les deux loups : le père le porte dans la tanière et mère louve lui fait une place contre son flan, où il tête avec les autres louveteaux.

3/ Montre en citant le texte que Père Loup et Mère Louve sont attendris par l'enfant .

Qu'il est mignon! Qu'il est nu!... Et qu'il est brave! Dit la mère Louve, de plus elle parle doucement.

Le père arrête son saut juste devant l'enfant pour ne pas le blesser.

4/ Le texte contient des passages dialogués.

a. Où commence chaque passage dialogué ? Où finit-il ?

Chaque passage dialogué commence à la ligne.

b. Quels signes de ponctuation marquent les changements de prise de parole ?

Des tirets marquent les changements de prise de parole.

c. Relève 3 verbes de parole. A quel temps sont-ils conjugués?

Il dit – il commença – il jappa – hargna-t-il (passé simple)

d. Relève dans le récit d'autres verbes conjugués à ce même temps.

N'importe quel verbe au passé simple.

5/ A ton tour, imagine que tu rencontres une créature étrange. En un paragraphe (5 à 10 phrases) décris cette créature en utilisant la 1ère personne (je), et en employant des phrases exclamatives et interrogatives.



Est-ce qu'il avait tiré sur mes paupières pour voir ce qu'elles cachaient ? Je n'aurais pu le dire avec certitude. J'avais bien eu le sentiment, au sortir du sommeil, qu'un pinceau léger et râpeux s'était promené le long de mon visage, mais, quand je m'éveillai vraiment, je le trouvai assis, très attentif, au niveau de l'oreiller, et qui m'examinait avec insistance. Sa taille ne dépassait pas celle d'une noix de coco. Sa courte fourrure en avait la couleur.

Ainsi vêtu depuis les orteils jusqu'au sommet du crâne, il semblait en peluche. Seul, le museau était couvert par un loup en satin noir à travers lequel brillaient deux gouttes : les yeux.

Le jour commençait à peine, mais la lumière de la lampe tempête que j'avais oublié d'éteindre dans ma fatigue me suffisait pour apercevoir nettement, sur le fond blanc des murs crépis à la chaux, cet incroyable envoyé de l'aube. Quelques heures plus tard, sa présence m'aurait paru naturelle. Sa tribu vivait dans les hauts arbres répandus autour de la hutte; des familles entières jouaient sur une seule branche. Mais j'étais arrivé la veille, épuisé, à la nuit tombante. C'est pourquoi je considérais en retenant mon souffle le singe minuscule posé si près de ma figure.

Lui non plus ne bougeait pas. Les gouttes elles-mêmes dans le loup de satin noir étaient immobiles. Ce regard était libre de crainte, de méfiance et aussi de curiosité. Je servais seulement d'objet à une étude sérieuse, équitable.

Puis la tête en peluche, grosse comme un poing d'enfant au berceau, s'infléchit sur le côté gauche. Les yeux sages prirent une expression de tristesse, de pitié. Mais c'était à mon propos. On eût dit qu'ils me voulaient du bien, essayaient de me donner un conseil. Lequel ? Je dus faire un mouvement dont je n'eus pas conscience. La boule mordorée, ombre et fumée en même temps, sauta, vola de meuble en meuble jusqu'à la fenêtre ouverte et se dissipa dans la brume du matin.

Mes vêtements de brousse gisaient à terre, tels que je les avais jetés en me couchant, au pied du lit de camp, près de la lampe tempête. Je les mis et gagnai la véranda. J'avais le souvenir d'avoir noté la veille, en dépit de l'obscurité, que des massifs d'épineux encadraient ma hutte et que, devant, une immense clairière s'enfonçait dans le secret de la nuit. Mais, à présent, tout était enveloppé de brouillard. Pour seul repère, j'avais, juste en face, au bout du ciel, sur la cime du monde, la table cyclopéenne chargée de neiges éternelles qui couronne le Kilimandjaro.

Un bruit semblable à un très furtif roulement de dés attira mon attention vers les marches de bois cru par où l'on accédait à la véranda. Lentement, délibérément, une gazelle gravissait le perron. Une gazelle en vérité, mais si menue que ses oreilles ne m'arrivaient pas aux genoux, que ses cornes étaient pareilles à des aiguilles de pin et que ses sabots avaient la dimension d'un ongle.

Cette merveilleuse créature sortie du brouillard ne s'arrêta que devant mes chevilles et leva son museau vers moi. Je me baissai avec toute la précaution possible et tendis la main vers la tête la plus finement ciselée, la plus exquise de la terre. La petite gazelle ne remuait pas. Je touchai ses naseaux, les caressai. Elle me laissait faire, ses yeux fixés sur les miens. Et dans leur tendresse ineffable, je découvris le même sentiment que dans le regard si mélancolique et sage du petit singe. Cette fois encore, je fus incapable de comprendre. Comme pour s'excuser de ne pouvoir parler, la gazelle me lécha les doigts. Puis elle dégagea son museau tout doucement. Ses sabots firent de nouveau, sur les planches du perron, le bruit de dés qui roulent. Elle disparut. J'étais seul à nouveau.

Mais déjà, en ces quelques instants, l'aube tropicale, qui est d'une brièveté saisissante, avait fait place à l'aurore. Du sein des ombres, la lumière jaillissait d'un seul coup, parée, armée, glorieuse. Tout brillait, étincelait, scintillait. Les neiges du Kilimandjaro traversées de flèches vermeilles. La masse du brouillard que les feux solaires creusaient, défaisaient, aspiraient, dispersaient en voiles, volutes, spirales, fumées, écharpes, paillettes, gouttelettes innombrables et pareilles à une poudre de diamant. L'herbe d'ordinaire sèche, rêche et jaune, mais à cet instant molle et resplendissante de rosée. Sur les arbres répandus alentour de ma hutte, et dont les sommets portaient des épines vernies à neuf, les oiseaux chantaient et jacassaient

les singes. Et devant la véranda, les brumes, les vapeurs se dissipaient une à une pour libérer, toujours plus ample et mystérieux, un verdoyant espace au fond duquel flottaient de nouvelles nuées qui s'envolaient à leur tour. Rideau après rideau, la terre ouvrait son théâtre pour les jeux du jour et du monde. Enfin, au bout de la clairière où s'accrochait encore un duvet impalpable, l'eau miroita. Lac ? Etang ? Marécage ? Ni l'un ni l'autre, mais, nourrie sans doute par de faibles sources souterraines, une étendue liquide, qui n'avait pas la force de s'épandre plus avant et frémissait dans un ondoyant équilibre entre les hautes herbes, les roseaux et les buissons touffus.

Auprès de l'eau étaient les bêtes.

J'en avais aperçu beaucoup le long des routes et des pistes – Kivou, Tanganyika, Ouganda, Kenya – au cours du voyage que je venais d'achever en Afrique orientale. Mais ce n'étaient que visions incertaines et fugitives : troupeaux que le bruit de la voiture dispersait, silhouettes rapides, effrayées, évanouies. Lorsque, parfois, j'avais eu la chance d'épier quelque temps un animal sauvage à son insu, je n'avais pu le faire que de très loin ou en cachette, et pour ainsi dire frauduleusement. Les attitudes que prenaient dans la sécheresse de la brousse les vies libres et pures, je les contemplais avec un singulier sentiment d'avidité, d'exaltation, d'envie et de désespoir. Il me semblait que j'avais retrouvé un paradis rêvé ou connu par moi en des âges dont j'avais perdu la mémoire.

Et j'en touchais le seuil.

Et ne pouvais le franchir.

De rencontre en rencontre, de désir en désir frustré, le besoin était venu – sans doute puéril, mais toujours plus exigeant – de me voir admis dans l'innocence et la fraîcheur des premiers temps du monde. Et, avant de regagner l'Europe, j'avais résolu de passer par un des Parcs royaux du Kenya, ces réserves où des lois d'une rigueur extrême protègent les bêtes sauvages dans toutes les formes de leur vie.

Maintenant elles étaient là. Non plus en éveil, en méfiance, et rassemblées sous l'influence de la crainte par troupes, hardes, files et bandes, selon la race, la tribu, la famille, mais confondues et mêlées au sein d'une sécurité ineffable dans la trêve de l'eau, en paix avec la brousse, elles-mêmes et l'aurore.

À la distance où je me trouvais, il n'était pas possible de distinguer l'inflexion des mouvements, ou l'harmonie des couleurs, mais cette distance ne m'empêchait pas de voir que les bêtes se comptaient par centaines et centaines, que toutes les espèces voisinaient, et que cet instant de leur vie ne connaissait pas la peur ou la hâte.

Gazelles, antilopes, girafes, gnous, zèbres, rhinocéros, buffles, éléphants – les animaux s'arrêtaient ou se déplaçaient au pas du loisir, au gré de la soif, au goût du hasard.

Le soleil encore doux prenait en écharpe les champs de neige qui s'étagaient au sommet du Kilimandjaro. La brise du matin jouait avec les dernières nuées. Tamisés par ce qui restait de brume, les abreuvoirs et les pâturages qui foisonnaient de mufles et de naseaux, de flancs sombres, dorés, rayés, de cornes droites, aiguës, arquées ou massives, et de trompes et de défenses, composaient une tapisserie fabuleuse, suspendue à la grande montagne d'Afrique.

Quand et comment je quittai la véranda pour me mettre en marche, je ne sais. Je ne m'appartenais plus. Je me sentais appelé par les bêtes vers un bonheur qui précédait le temps de l'homme.

QUESTIONNAIRE

LE LION



- 1 – A ton avis, quel animal réveille le narrateur ?
- 2 – « un pinceau léger et râpeux s'était promené le long de mon visage » A ton avis, qu'est-ce que le narrateur a senti le long de son visage ?
- 3 – « le museau était couvert par un loup en satin noir » A ton avis, le singe porte-t-il vraiment un masque (un loup) ? Qu'est-ce que cela désigne vraiment ?
- 4 – Où se passe l'action ? Justifie en copiant quelques mots du texte.
- 5 – A quel moment de la journée se passe l'action ?
- 6 – Qu'est-ce qu'une trêve ? Qu'est-ce que la trêve de l'eau ?
- 7 – « leur tendresse ineffable » Explique ineffable.
- 8 – Relis la dernière phrase. Explique « qui précédait le temps de l'homme ».
- 9 – Où le narrateur a-t-il voyagé avant de se retrouver ici ?
- 10 – Raconte en quelques phrases (5 à 10) ta rencontre avec un animal, au zoo ou à la ferme ou chez toi.

CORRECTION DU QUESTIONNAIRE

LE LION L40

1 – A ton avis, quel animal réveille le narrateur ?

Il semblerait à la description qu'un singe réveille le narrateur.

2 – « un pinceau léger et râpeux s'était promené le long de mon visage » A ton avis, qu'est-ce que le narrateur a senti le long de son visage ?

Le narrateur a pu sentir les doigts ou la queue du singe en face de lui.

3 – « le museau était couvert par un loup en satin noir » A ton avis, le singe porte-t-il vraiment un masque (un loup) ? Qu'est-ce que cela désigne vraiment ?

Le singe ne porte pas de masque, c'est son museau et le tour de ses yeux qui sont noirs et donnent cette impression.

4 – Où se passe l'action ? Justifie en copiant quelques mots du texte.

L'action se passe dans une maison du parc royal du Kenya, dans une réserve de la brousse.

« mes vêtements de brousse » « j'avais résolu de passer par un des Parcs royaux du Kenya » « une réserve ».

5 – A quel moment de la journée se passe l'action ?

L'action se passe à l'aurore.

6 – Qu'est-ce qu'une trêve ? Qu'est-ce que la trêve de l'eau ?

Une trêve est un arrêt des combats, un arrêt dans une lutte. La trêve de l'eau c'est l'arrêt des combats pour se nourrir entre les animaux sauvages, qui viennent tous boire à l'aurore.

7 – « leur tendresse ineffable » Explique ineffable.

Quelque chose d'ineffable ne peut être exprimé par des paroles.

8 – Relis la dernière phrase. Explique « qui précédait le temps de l'homme ».

Cela veut dire aux premiers temps de la vie sur Terre, quand la préhistoire n'avait pas encore commencé.

9 – Où le narrateur a-t-il voyagé avant de se retrouver ici ?

Il a voyagé en Afrique Orientale (au Kivu, au Tanganyika, en Ouganda, au Kenya).

10 – Raconte en quelques phrases (5 à 10) ta rencontre avec un animal, au zoo ou à la ferme ou chez toi.

Le trafic des animaux

Partout dans le monde, les gens sont fascinés par les animaux exotiques. De nombreuses familles adorent les admirer dans les jardins zoologiques et les aquariums. Cependant, certains individus ne s'en contentent pas. En effet, plusieurs personnes possèdent ou rêvent de posséder un animal domestique exotique. Les animaux exotiques, qu'ils soient morts ou vivants, sont très recherchés et cela menace les chances de survie de plusieurs espèces.

Le braconnage

Aujourd'hui, beaucoup d'espèces d'animaux exotiques sont malheureusement menacées de disparition. Elles sont donc protégées par la loi et il devient illégal de les capturer. Malgré cette menace d'extinction réelle, des personnes sont prêtes à tout pour se les procurer. C'est pourquoi de nombreux réseaux de voleurs d'animaux s'organisent et retirent des espèces de leur habitat naturel pour les vendre illégalement. Ces braconniers prennent tous les moyens imaginables pour capturer des animaux rares, qui vont leur rapporter beaucoup d'argent.

Ainsi, chaque année, des millions d'animaux sauvages du monde entier se retrouvent dans des maisons. Des crocodiles, des singes, des tigres ou des oiseaux exotiques doivent apprendre à vivre en captivité. En plus du choc causé aux animaux, les propriétaires s'exposent à des risques importants de blessures ou de maladies. Les gens achètent parfois, sur un coup de tête, de jeunes animaux qui ressemblent alors à des toutous. Lorsqu'elles grandissent, ces bêtes sont parfois abandonnées, car leurs propriétaires les trouvent tout à coup trop grosses, trop dangereuses ou trop coûteuses à entretenir.

Des morts qui ont de la valeur

Parfois la peau des tigres finit en sacoches luxueuses tandis que la fourrure de pandas malchanceux sert à produire de chauds manteaux. En médecine traditionnelle asiatique, on croit que la corne des rhinocéros a des propriétés soignantes, ce qui en fait une denrée très demandée. En effet, on l'utilise sous forme de poudre pour soigner la fièvre, garder la forme et combattre des cancers. En Chine, la soupe aux ailerons de requins est un plat que les riches aiment s'offrir malgré le tort énorme causé à l'espèce. Tous les jours, beaucoup d'animaux sont tués pour leurs plumes, leur peau, leurs cornes, leur fourrure ou leurs organes.

Toute vente interdite / Acheteurs mal avisés

Beaucoup de touristes, mal informés, encouragent malgré eux le commerce illégal des animaux. Ils reviennent de voyage avec un perroquet, une mygale ou un serpent dans leur bagage. Les moins téméraires achètent des objets artistiques créés à partir de l'ivoire des éléphants, de peaux de serpents ou de carapaces de tortues. Comme consommateur, il faut être très prudent, même pour l'achat d'un perroquet à l'animalerie du coin, il faut s'assurer que l'animal a été acquis de façon légale, papiers à l'appui.

Drôles de voyageurs

Croyez-le ou non, une dame, qui rentrait d'Amérique du Sud s'est fait surprendre avec un bébé ouistiti caché dans ses cheveux. Ce n'est malheureusement pas un cas unique. Par exemple, des douaniers ont déjà retrouvé des tortues vivantes, des défenses d'éléphant, des colonies d'abeilles ou encore des cobras empaillés dans des valises. Certaines personnes cachent même des petits animaux dans leur poche. Dernièrement, au Brésil, un homme a été arrêté avec plus de 240 animaux vivants, en majorité des reptiles, cachés dans sa valise. Enfin, selon les douanes françaises, les tortues figurent au premier rang des animaux vivants saisis. Elles sont suivies de près par les poissons et les araignées.

Une convention à la rescousse des animaux

Depuis les années 1975, il existe des lois sur le commerce international des espèces animales menacées d'extinction. Les braconniers et les acheteurs, s'ils se font épingler, reçoivent des peines assez sévères. Cependant, cela ne suffit pas à enrayer le trafic des animaux exotiques. Certains braconniers vont même jusqu'à envoyer des animaux à l'étranger en les expédiant par la poste. Malheureusement, peu d'animaux

survivent à ce genre de voyage; ils meurent d'asphyxie ou de déshydratation avant d'arriver à destination. Lorsque les douaniers sont capables de sauver des animaux, ils les confient à des zoos ou des refuges.

Une menace bien réelle

Le braconnage est un danger permanent pour les animaux. Des espèces de rhinocéros, d'éléphants, de singes et de reptiles sont appelées à disparaître si les pratiques ne changent pas. C'est pourquoi il est réellement urgent de conscientiser les gens à ce phénomène.

Et sur internet ?

Nombre de transactions en ligne portent sur des espèces sauvages menacées ou en danger d'extinction. Cette vaste enquête pourrait donner lieu à des poursuites judiciaires.

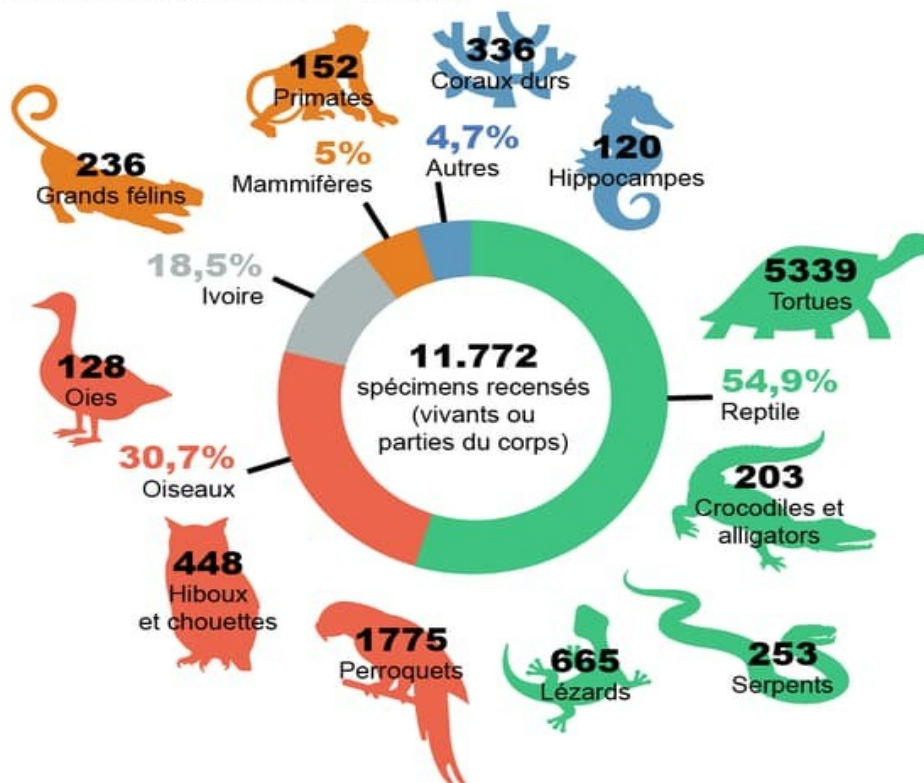
Ivoire, crocodile empaillé, fourrure, mais surtout tortues, perroquets et même ours ou grands félins vivants: le commerce en ligne menace les animaux protégés, alerte mercredi [l'ONG IFAW](#). L'organisation appelle à une réglementation spécifique en la matière. Des experts de l'organisation se sont penchés en 2017 pendant six semaines sur les petites annonces postées en ligne (uniquement sur des sites en accès libre) dans quatre pays européens, France, Russie, Allemagne et Grande-Bretagne.

Résultat: 11.772 spécimens d'espèces sauvages menacées recensées dans 5.381 annonces et messages sur 106 sites de vente en ligne et 4 réseaux sociaux, pour un montant estimé de 3,2 millions d'euros, indique le rapport. Mais il est "probable" que les messages identifiés sur les réseaux sociaux (6,2%), inclus pour la première fois dans l'enquête IFAW (Fonds international pour la protection des animaux), ne soient qu'une "fraction" du total.

80% des spécimens échangés étaient vivants

Selon l'étude, 80% des spécimens proposés étaient vivants: principalement des reptiles (surtout des tortues, marines et terrestres qui représentent 45% du total des annonces) et des oiseaux (perroquets gris du Gabon ou amazone, rapaces, oies...), mais parfois des animaux bien plus gros comme des yacks sauvages ou des orangs-outans en Russie, des lions, jaguars et ours en Allemagne.

Quelles sont les espèces sauvages les plus vendues sur Internet?
Enquête de l'IFAW sur six semaines dans quatre pays européens (France, Russie, Allemagne et Grande-Bretagne).



QUESTIONNAIRE

LE TRAFIC DES ANIMAUX

1. Selon le texte, qu'est-ce que plusieurs personnes rêvent de posséder?
2. Selon le texte, que font les douaniers avec les animaux lorsqu'ils sont capables de les sauver?
3. Trouve la partie du texte intitulée Des morts qui ont de la valeur. Quelle est l'idée principale de cette partie du texte?
4. Trouve la partie du texte intitulée Drôles de voyageurs. Quelle est l'idée principale de cette partie du texte?
5. Le mot souligné est un mot de substitution. Pour chaque mot souligné, retrouve dans le texte le mot ou les mots qu'il remplace.
 - a) Elles sont suivies de près par les poissons et les araignées.
 - b) Malgré cette menace d'extinction réelle, des personnes sont prêtes à tout pour se les procurer.
6. Pourquoi dit-on que les propriétaires d'animaux exotiques s'exposent à des risques importants de blessures?
7. Dans quel but existe-t-il des lois sur le commerce des espèces animales menacées?
8. Que veulent dire les mots suivants dans le texte? Écris une définition dans tes mots.
 - a) braconniers :
 - b) épingler :
9. Pourquoi, selon toi, les tortues sont-elles les animaux les plus volés?
10. Même s'ils risquent des peines sévères, qu'est-ce qui pousse les braconniers à faire du trafic d'animaux exotiques?

CORRECTION DU QUESTIONNAIRE

LE TRAFIC DES ANIMAUX L41

1. Plusieurs personnes rêvent de posséder des animaux exotiques.

2. Lorsqu'ils sont capables de sauver les animaux, les douaniers les confient à des zoos ou à des refuges.

3. L'idée principale est que, même morts, les animaux exotiques peuvent se vendre, soit pour des parties, soit empaillés, et rapportent beaucoup d'argent aux braconniers.

4. L'idée principale est que, comme ces animaux n'ont pas le droit de voyager, les acheteurs trouvent des moyens étranges pour tenter de leur faire passer la douane.

5.

a) Elles sont suivies de près par les poissons et les araignées. (les tortues)

b) des personnes sont prêtes à tout pour se les procurer. (beaucoup d'espèces d'animaux exotiques)

6. Les propriétaires d'animaux exotiques s'exposent à des risques importants de blessure parce que les animaux grandissent et deviennent dangereux .

7. Accepté : Pour protéger les animaux • Pour arrêter les braconniers ou le commerce des espèces animales. • Pour sensibiliser les gens et aider à faire un changement. • Pour éviter l'extinction.

8.

a) braconniers : des personnes qui volent des animaux • des chasseurs illégaux • Ceux qui attrapent des animaux sans en avoir le droit. • Personnes qui pratiquent le trafic d'animaux.

b) épingler : prendre • surprendre • piéger • se faire prendre • mettre la main au collet • coincer • arrêter

9. Accepté : Parce qu'elles sont faciles à capturer. • Elles sont facilement dissimulables. • Parce qu'elles ne font pas de bruit et sont petites. • Elles sont faciles à garder à domicile. • Parce qu'on les garde dans un aquarium, elles sont donc sécuritaires. • Parce qu'elles rapportent beaucoup d'argent.

10. Accepté : Il y a des acheteurs (personnes qui veulent des animaux). • Demande d'ivoire, de plumes, de peaux, de cornes. On utilise les organes des animaux morts. • Fabriquer des objets décoratifs ou médicaux.